

LITTÉRATURE  
QUÉBÉCOISELe soleil  
d'Émilie Andrewes

Page F 3



## BÉDÉ

Une entrevue  
avec le bédéiste  
Thierry Labrosse

Page F 7

## LE DEVOIR

CAHIER  
F

## LIVRES

**Vous êtes pas tannés de ne pas lire, bande de caves!**

STÉPHANE  
BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Le mal s'amplifie. Les Québécois, déjà en fond de cale des peuples lecteurs, lisent de moins en moins, selon une nouvelle enquête du ministère de la Culture.

Entre 1989 et 1999, la fréquence de lecture a diminué dans les catégories de lecteurs dits réguliers et occasionnels, tant chez les hommes que chez les femmes. Seuls les lecteurs assidus ont augmenté leur bonne habitude pendant la période étudiée par des chercheurs du ministère.

La province des bibliothèques honteusement sous-équipées et des programmes scolaires bouillant l'accès aux œuvres littéraires se retrouve maintenant avec 38 % de femmes et 58 % d'hommes qui avouent ne jamais lire un livre.

On reprend et on déprime: trois mâles québécois sur cinq n'ouvrent jamais un bouquin. Pour les revues et les magazines, le ratio de «non-lecture» passe à un sur deux (48 %) chez les gars et 40 % chez les filles.

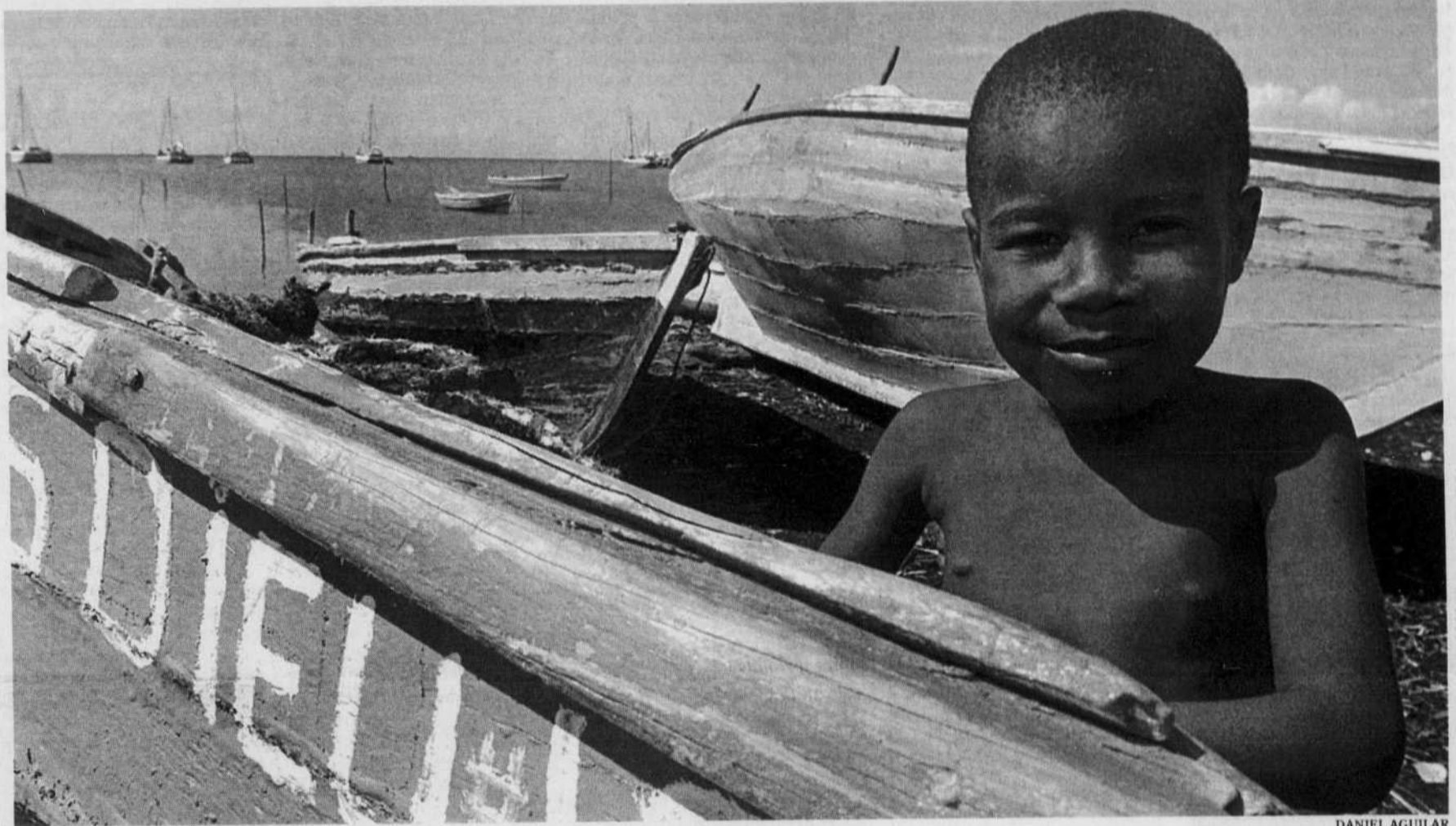
Plus surprenant et plus navrant encore: 42 % des hommes titulaires d'un diplôme universitaire ne lisent pas de livres! Seule une femme diplômée de l'université sur quatre se retrouve dans cette catégorie. Un tiers des femmes et des hommes ayant terminé l'université ne lisent pas plus de magazines ou de revues. Si la scolarité demeure un facteur déterminant des pratiques de lecture, elle n'en est plus la seule garante dans le Québec actuel, qui atteint donc un nouveau seuil dans la fange culturelle.

«Ainsi, en ce qui concerne la lecture, on ne peut pas conclure que les efforts consentis depuis 1989 pour favoriser la démocratisation de la vie culturelle aient atteint les faibles lectrices et lecteurs», juge le document *Les pratiques de lecture des Québécois et des Québécoises de 1989 à 1999*. Les données de l'enquête paraissent dans *Surviv*, le bulletin de la recherche et de la statistique.

L'étude constitue un des huit projets-pilotes du gouvernement du Québec inscrits dans le cadre de l'Analyse différenciée selon les sexes (ADS), un programme expérimental voulant «discerner de façon préventive, au cours de la conception et de l'élaboration d'une politique, les effets distincts sur les hommes et les femmes». Dans ce cas précis, l'ADS concerne la Politique du livre et de la lecture adoptée en 1998. L'enquête se penche sur la lecture de revues et de magazines d'un côté et sur celle de livres de l'autre. La fréquentation des quotidiens, des hebdomadaires et d'Internet n'est donc pas considérée.

Globalement, les données montrent que les femmes lisent plus que les hommes, partout, dans toutes les régions du Québec.

VOIR PAGE F 2 : CAVES!



DANIEL AGUILAR

Haïti  
L'île noire

Un livre incontournable de Christophe Wargny pour comprendre un peu mieux l'univers d'une île qui, incontestablement, «fok sa chanj», comme le disait déjà en 1984 Jean-Paul II lors de sa visite en Haïti, alors sous la botte de Jean-Claude Duvalier.

JEAN-FRANÇOIS NADEAU  
LE DEVOIR

Après avoir tangué durant des mois, Jean-Bertrand Aristide a fini par couler. Le poids de Washington attaché au cou, s'ajoutant à celui de son propre carnaval despotique, l'ancien prêtre au profil un jour angélique ne pouvait plus éviter de grossir les rangs des dictateurs déçus et des pintades écartées.

Le 28 février, alors qu'une manchette approximative de Radio-Canada signalait qu'Aristide touchait le fond, on annonçait par ailleurs que les érables à sucre coulaient enfin de nouveau, que le printemps était là, glorieux. Mais Haïti, cette île noire libérée triomphalement de ses chaînes esclavagistes en 1804, connaît-elle enfin un grand printemps démocratique? La question, essentielle, flottait à côté des autres.

«Haïti libérée, Ayiti libérée», proclamait-on partout en 1986, en février justement, après que le Pentagone eut emporté le président-à-vie sous d'autres cieux. Tout semblait alors possible. Tout était rêve et espoir. Le peuple haïtien pouvait enfin circuler devant le Palais national.

Mais voilà qu'après quinze ans de «transition» du système autocrate duvaliériste vers une démocratie sans cesse suspendue, les raisons d'espérer sont allées s'amincissant, tant la précarité demeure immense dans tous les secteurs d'activité. La pauvreté généralisée, le

désespoir, la corruption, le chaos social règnent et font la loi au quotidien plus que jamais. Et la faim que la venue d'Aristide et du mouvement Lavalas devait combler s'est transformée en famine plus profonde que jamais.

Le principal crime d'Aristide fut son anéantissement d'un rêve qu'il avait fait naître. D'une dictature kleptomane, celle des Duvalier, on sera passé à un mirage démocratique qui troqua les maquettes pour des chimères.

Pourquoi les armes auront-elles continué à faire et à défaire le pouvoir, selon un principe de verticalité absolue où tout dépend d'un «chef» qui veut tout contrôler sous couvert d'incarner à lui seul la mémoire, l'histoire et le langage? Aujourd'hui, plus des trois quarts de la population vit sous le seuil de la pauvreté. Quel pourcentage vit sous le seuil de la peur?

Un ami photographe avait rapporté d'Haïti, il y a quelque temps déjà, une terrifiante série de clichés pris dans les prisons et les morgues de la capitale. On pouvait y observer, à hauteur d'homme, un véritable amoncellement de bébés et de jeunes enfants morts dans les rues et ramassés au petit matin. En Haïti, le taux de mortalité demeure quinze fois supérieur à celui du Canada. À qui la faute?

Dans son ouvrage *Haïti n'existe pas*, Christophe Wargny porte un regard intelligent sur la mécanique et le dédale des labyrinthes qui permettent la reproduction du malheur pour tout un peuple. Si l'événement en Haïti s'embourbe dans le pré-

sent, Christophe Wargny rappelle que cette île décapitée, autrefois connue comme la perle des Antilles, porte encore sur ses épaules le poids d'une histoire d'exploitation totale conduite par ceux qui affectent aujourd'hui de se pencher sur son chevet. À le lire, on comprend que peu de gens peuvent se vanter d'avoir les mains blanches dans un pays où le Vatican empêchera, après l'indépendance, que des mains noires puissent avoir le droit de tenir des hosties immaculées. La France et les États-Unis d'Amérique n'auront-ils pas tout fait, ouvertement et en catimini, pour que Noirs et Mulâtres, ayant osé devenir libres, fassent la preuve de leur impuissance «à s'en sortir»?

Universitaire français sans être un intellectuel de salon, Wargny observe notamment que, depuis la mise en place de la doctrine de Monroe, les États-Unis ont considéré Haïti comme un terrain propre à la seule culture de leurs intérêts régionaux, dans une espèce d'incarcération économique cryptique. L'occupation du pays de 1915 à 1934 se fera en partie pour des raisons morales, soit l'éradication du vaudou. Puis, il y aura soutien actif à la dictature des Duvalier, et enfin des manigances à la fois en faveur d'Aristide et de ses opposants, histoire que tout ce monde, par un petit jeu de bascule, se neutralise. Haïti, dit-il, ne toucha des bénéfices de cette emprise américaine que lorsqu'elle fut tout à fait soumise à son impérialisme, c'est-à-dire lorsqu'elle accepta d'être allégrement pillée pour son propre bien.

Dans l'exercice banalisé de cette mainmise, la duplicité est aussi à l'ordre du jour. Ainsi, en septembre 1994, l'administration américaine s'en prenait aux militaires putschistes qu'elle avait largement contribué à installer au pouvoir. Dix ans plus tard, la voici qui délorge Aristide, un dirigeant qu'elle avait remis en selle il y a peu... Le pauvre homme ne

VOIR PAGE F 2 : L'ÎLE NOIRE



Toussaint Louverture en uniforme de général français. Battu et trahi par les armées de Napoléon, il sera déporté en France où il mourra dans une prison.

SOURCE BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS

LIVRES

# Petite analyse des prix littéraires

Avant 1959, il fallait passer par l'anglais pour recevoir des prix littéraires. Depuis 1985, on assiste à une véritable augmentation des prix accordés aux écrivains migrants.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Les prix littéraires décernés au Québec ont-ils un impact majeur sur la carrière des écrivains qu'ils récompensent? Ces prix sont-ils le reflet de certains jeux politiques entre différents groupes de la société, notamment entre la société d'accueil ou les écrivains immigrés au Québec?

Ce sont des questions que deux chercheuses de l'Université de Sherbrooke, Marie-Pier Luneau et Isabelle Gagnon, se sont posées dans le cadre de leur recherche et qui ont fait l'objet d'une conférence prononcée à l'Université de Sherbrooke le 27 février dernier.

D'abord, Marie-Pier Luneau, professeure au département des lettres et des communications de l'Université de Sherbrooke, s'est demandé si les prix littéraires consacraient une œuvre ou une institution. Selon elle, en effet, la société québécoise est suffisamment petite pour que les écrivains majeurs y rencontrent leur public sans l'aide de la kyrielle de prix littéraires qui ont vu le jour depuis les années 1950.

Retraçant l'histoire des prix littéraires au Québec depuis les années 1920, Mme Luneau relève que, dès les débuts de ces récompenses, alors que les seuls prix importants étaient le prix Athanase-David et le prix d'Action intellectuelle, les écrivains commencent à écrire pour avoir

des prix. À cette époque, en effet, l'un des jurys, Marc-Antoine Lamarque, affirme publiquement que les écrivains devraient savoir quoi écrire pour recevoir un prix...

Il faut rappeler aussi que les prix du Gouverneur général n'ont été accordés, jusqu'en 1959, qu'à des auteurs anglophones, ou encore à des écrivains francophones ayant été traduits en anglais, Gabrielle Roy par exemple.

## L'anticolonialisme québécois

Dix ans plus tard, avec la montée du sentiment national québécois, Hubert Aquin partait le bal des refus du prix du Gouverneur général pour des raisons de contestation politique. Il sera suivi dans cet exemple par Fernand Dumont, qui remet le montant de son prix au Parti québécois, par Fernand Ouellette, Roland Giguère et Michel Garneau. En 1975, Victor-Lévy Beauchamp et Nicole Brossard l'acceptent en déclarant se sentir en pays étranger, puis, en 1979, Gilbert Langevin remet le montant de sa bourse à un organisme de défense des prisonniers politiques du Québec. Analysant ce phénomène, Mme Luneau avance que cette série de refus place l'écrivain dans une pose mythique qui le situe au-dessus du prix littéraire. Car selon Mme Luneau, les prix littéraires québécois, s'ils donnent des bons points à une maison d'édition,



SOURCE ÉDITIONS HEXAGONE  
Roland Giguère reçoit le prix de la Ville de Montréal des mains de Gaston Miron en 1965.

n'ont qu'un impact limité sur les ventes.

En effet, dit-elle, «les prix littéraires ne sont pas nécessaires pour faire connaître les auteurs», surtout quand il s'agit d'auteurs aussi importants qu'Anne Hébert ou Réjean Ducharme.

Il faut dire aussi que les prix littéraires québécois se sont multipliés, des années 50 à aujourd'hui. Jean-Éthier Blais a d'ailleurs déjà parlé à leur égard d'une «monnaie devenue folle».

Isabelle Gagnon, de son côté, s'est intéressée à la façon dont les prix littéraires ont récompensé des auteurs immigrés au Québec. «Je voulais voir si l'institution littéraire reconnaissait les auteurs migrants», dit l'étudiante à la maîtrise au département des lettres et des communications de l'Université de Sherbrooke.

Elle a également tenté de savoir si ces prix, lorsqu'ils étaient décernés, avaient une incidence sur la carrière de ces écrivains migrants. En fait, sa recherche a démontré que ce n'est qu'à partir de 1985 que les auteurs migrants ont été acceptés par l'institution littéraire québécoise, avec les thèmes qui les distinguent. Jusque-là, les écrivains migrants récompensés étaient souvent des immigrants d'origine britannique ou française, soit d'une culture proche de celle des Québécois.

## Des prix pour les «migrants»

C'est à partir de 1985 qu'on assiste à une véritable augmentation des prix accordés aux écrivains migrants. En effet, seulement douze prix littéraires ont été décernés à des écrivains migrants entre 1918 et 1959, soit en quarante ans. Les quatorze années suivantes, soit de 1960 à 1974, ont également vu douze auteurs migrants récompensés. Enfin, les chiffres commencent à bondir dans la décennie suivante, avec 24 prix littéraires décernés aux écrivains migrants entre 1975 et 1985, 64 entre 1986 et 1997, puis 13 entre 1998 et 2000. En ce qui concerne les seuls prix du Gouverneur général, Isabelle Gagnon constate que le nombre de prix décernés aux écrivains migrants a augmenté à partir de 1995. L'étudiante en maîtrise va jusqu'à se demander si on ne pourrait pas distinguer là une volonté d'Ottawa de contrer l'impact négatif sur les communautés culturelles du discours de Jacques Parizeau, en conclusion du référendum de 1995.

# L'ÎLE NOIRE

SUITE DE LA PAGE F 1

trouve plus rien de mieux à faire, semble-t-il, que d'entamer des poursuites en diffamation contre *Le Canard enchaîné* depuis l'exil. Difficile de mieux se forger ses propres chaînes!

Quand donc le pays d'Haïti pourra-t-il entrer de lui-même dans sa propre histoire? Est-on forcé de se demander. Le pays se situe au centre même du Monde Nouveau et aura donné asile aux grands libérateurs de l'hémisphère Sud. Et pour un pareil résultat? Aux yeux de Wargny, les États-Unis représentent les adversaires du changement. L'intellectuel reproche aussi à la France d'avoir accaparé un idéal de liberté républicaine qu'elle a, dans les faits, refusé à son ancienne colonie. Ne l'a-t-elle pas étouffée, après l'indépendance de 1804, sous le paiement d'une dette plus écrasante qu'une chape de plomb? Depuis, explique-t-il, cette France des droits de l'homme a continué de fermer les yeux sur le drame haïtien, comme elle le fait toujours aussi sottement sur Jean-Claude Duvalier, alias «Baby Doc», recueilli dans l'Hexagone depuis 1986.

Parmi les meilleurs spécialistes d'Haïti, Christophe Wargny est aussi un des anciens conseillers d'Aristide. Déçu, comme tant d'autres, par cet homme qu'il aura

cru sincèrement être le porte-parole de ses frères et sœurs d'Haïti, ces «damnés de la terre». Avec Pierre Mouterde, professeur de philosophie au Collège de Limoilou, Wargny avait déjà publié *Après bal banboulo, 5 ans de duplicité en Haïti (1991-1996)* au sujet de la politique étrangère américaine en Haïti. Sous sa plume, l'histoire d'Haïti semble sans cesse attirée par des ombres très sombres.

À force de retomber dans une histoire à contretemps, Haïti deviendra-t-elle une fosse commune pour les vivants qui l'habitent et où l'aide internationale s'efforcera de dépecer les cadavres de la nation? Au fond, Wargny craint l'autodestruction, tout en continuant de croire ce peuple capable d'échapper à la zombification, une fois engagé sur les chemins de la reconnaissance, de la reconstruction et de la dignité. Puisse-t-il avoir raison. Et puissions-nous, de notre côté, pouvoir jeter un regard neuf sur cet autre pôle d'une Amérique coloniale française à laquelle nous avons aussi appartenu.

HAÏTI N'EXISTE PAS  
1804-2004: DEUX CENTS ANS  
DE SOLITUDE

Christophe Wargny  
Autrement  
Paris, 2004, 192 pages

# CAVES!

SUITE DE LA PAGE F 1

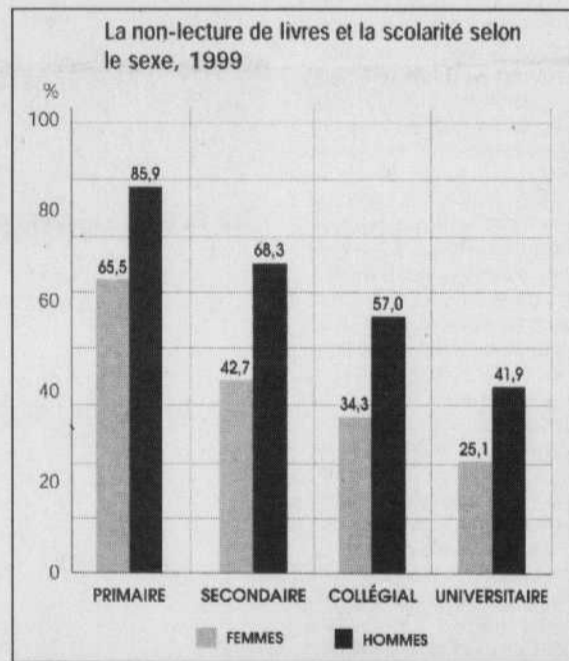
Elles lisent plus de revues et de magazines. Elles lisent plus de livres. «Cela s'explique par les habitudes de lecture plus grandes qu'elles développent en milieu scolaire et familial», dit l'enquête.

On apprend aussi que les filles et les garçons ont des goûts littéraires différents dès la troisième secondaire, les uns préférant le roman, la poésie et le théâtre, les autres se passionnant pour la bande dessinée, l'humour, la science-fiction et le livre scientifique. Par ailleurs, les hommes aux études et les femmes sans travail achetaient moins de livres en 1999 qu'en 1989.

La diminution de la lecture pendant les années 1990 s'observe cependant des deux côtés de

la clôture sexuelle. Les «écarts entre sexes» pour la lecture des revues et magazines se sont même accrues entre les deux pôles de référence, parce que les habitudes de lecture de ces produits imprimés ont diminué davantage chez les hommes (de 57,5 % à 51 %) que chez les femmes (de 63,5 % à 59 %).

Par ailleurs, l'enquête confirme un tas d'intuitions, voire d'évidences. Elle révèle par exemple que plus on est scolarisé et plus on est riche, plus on lit; que les fonctions plus «intellectuelles» forcent à lire davantage. On apprend par contre que certaines régions, dont le Nord-du-Québec (37 %) et Chaudière-Appalaches (38 %), lisent moins de livres que d'autres, notamment Montréal (58 %) et la Capitale-Nationale (54 %).



**Olivieri**  
librairie • bistro

**Croire et faire croire: les missions en France et en Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle**

**DOMINIQUE DESLANDRES**  
Professeure, elle a cofondé le Centre d'études des religions. Elle consacre ses travaux à l'histoire comparée des mentalités socioreligieuses d'Europe et d'Amérique.

**ANIMATEUR**

**ANDRÉ CHAMPAGNE**  
Historien, professeur et chroniqueur à Radio-Canada

**Judi 11 mars 19 heures**  
Réservation obligatoire : 739-3639

Si vous désirez souper au Bistro, il est préférable de réserver.

à l'occasion de la parution du livre de Dominique Deslandres, *Croire et faire croire - Les missions françaises au XVII<sup>e</sup> siècle* paru aux éditions Fayard

5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
service@librairieolivieri.com

**Librairie Renaud-Bray**  
VOX POPULI, VOX DEI

Palmarès des ventes  
25 février au 2 mars 2004

1 Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 4 - La princesse rebelle	A. ROBILLARD	de Mortagne	2
2 Roman	LA FEMME QUI ATTENDAIT ♥	A. MAKINE	Seuil	5
3 Psychologie	GUÉRIR ♥	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	46
4 Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI ♥ - Booker Prize 2002	Y. MARTEL	XYZ éd.	29
5 Essai Qc	CES RICHES QUI NE PAIENT PAS D'IMPÔTS	B. ALEPIN	du Méridien	5
6 Essai	TOUS AUX ABRIS ! ♥	M. MOORE	Bardal	1
7 Dictionnaire	1300 PIÈGES DU FRANÇAIS	C. CHOUINARD	La Presse	8
8 Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉNIX ♥ (34 <sup>e</sup> )	J. K. ROWLING	Gallimard	14
9 Psychologie	VIVRE	M. CSIKSZENTMIHALYI	Robert Laffont	3
10 Biograph. Qc	LA VRAIE HISTOIRE D'ÉMILIE BORDELEAU	N. JEAN	de Mortagne	4
11 Biographie	MÉMOIRES ♥	F. PAHLAVI	XO éd.	3
12 Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	169
13 Roman Qc	UN PETIT PAS POUR L'HOMME	S. DOMPIERRE	Québec Amérique	4
14 Roman	LORD JOHN, UNE AFFAIRE PRIVÉE	D. GABALDON	Libre Expression	6
15 Psychologie	QUESTIONS DE PARENTS RESPONSABLES	F. DUMESNIL	L'Homme	3
16 B.D.	CALVIN ET HOBES, t. 23 - Y a des jours comme ça !	B. WATTERSON	Hors Collection	5
17 Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane	177
18 Roman Qc	LES FILLES DE CALEB, t. 3 - L'abandon de la mésange	A. COUSTURE	Libre Expression	17
19 Roman	IMPÉRATRICE ♥	S. SHAN	Albin Michel	23
20 Roman	VIEUX SECRETS	D. STEEL	Presses de la Cité	5
21 Psychologie	LES CODES INCONSCIENTS DE LA SÉDUCTION	P. TURCHET	L'Homme	5
22 Dictionnaire Qc	DICTIONNAIRE QUÉBÉCOIS INSTANTANÉ	MELANÇON / POPOVIC	Fides	5
23 Roman	GLOBALA ♥	J.-C. RUFIN	Gallimard	6

5<sup>e</sup> édition Spectacles Expositions Conférences

**poésie**

Jacques Brault  
Denise Desautels  
Urbain Desbois  
Robin Gorn  
Groupe de poésie moderne  
Pierre Lapointe  
Sylvie Legault  
Productions Rhizome  
Séba/Ghislain Poirier  
et bien d'autres

Hommage à Roland Giguère

**Le poème mobile**

12 au 28 mars 2004

Programmation disponible dans le réseau culturel de la Ville de Montréal. Laissez-passer ou billets tarifés selon le lieu. [www.ville.montreal.qc.ca/culture](http://www.ville.montreal.qc.ca/culture)

THEXAGONE

UNEO

Montréal

**CONCOURS**  
Visitez notre site [www.renaud-bray.com](http://www.renaud-bray.com)

Chaque semaine Marc Chapeau répondra à la question d'un internaute.

Un tirage au sort aura lieu le 5 avril parmi tous les participants

Cinq gagnants se méritent chacun :

- Deux billets pour le Salon des Vins et Spiritueux de Montréal, avec une visite guidée du Salon en compagnie de Marc Chapeau, dimanche le 25 avril à 14 h.
- Un exemplaire dédicacé de *À nous deux, le vin 1*.
- Un chèque-cadeau de 30.00\$ de la Librairie Renaud-Bray.

24 Biograph. Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE ♥	R. DALLAIRE	Libre Expression	19
25 Psychologie	LA PEUR D'AVOIR PEUR	LETARTE/MARCHEND	Stanké	2
26 Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 1 ♥	A. BRASHARES	Gallimard	88
27 B.D.	ASTÉRIX ET LA RENTRÉE GAULOISE	UDERZO / GOSNONNY	Albert René	27
28 Arts	DANS LES COULISSES DU CIRQUE DU SOLEIL ♥	J. BEAUNOYER	Québec Amérique	4
29 Psychologie Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	69
30 B.D.	LES SABLES D'ABRAXAR, t. 3	ARLESTON/TARJOUN	Soleil	2
31 Roman	LA NOSTALGIE DE L'ANGE ♥	A. SEBOLD	Nil	27
32 Roman	UN DANGEREUX SECRET	N. ROBERTS	Belfond	4
33 Roman	ÉCOUTE-MOI ♥	M. MAZZANTINI	Robert Laffont	3
34 Essais	MAL DE TERRE ♥	H. REEVES	Seuil	44
35 B.D.	GARFIELD, t. 37 - C'est la fête!	J. DAVIS	Dargaud	12
36 B.D.	ALBUM SPIROU, t. 274	COLLECTIF	Dupuis	4
37 Psychologie Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME ♥	G. CORNEAU	L'Homme	25
38 Roman Qc	LA DÉCOUVERTE D'AURÉLIE	C. PONTBRIAND	les Intouchables	6
39 Biographie	VIVRE POUR LA RACONTER ♥	G. GARCIA-MARQUEZ	Grasset	17
40 Cuisine	THE ULTIMATE WEIGHT SOLUTION	P. MCGRW	Simon & Shuster	24
41 Fantastique	ROADMASTER	S. KING	Albin Michel	2
42 Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEBOURG	L'Homme	163
43 Fantastique	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 1 - Le feu dans le ciel	A. ROBILLARD	De Mortagne	72
44 Polar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEHANE	Rivages	101
45 Nutrition Qc	NOURRIR SON CERVEAU	L. THIBAUT	L'Homme	22

♥ : Coup de Cœur RB : Nouvelle entrée Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec  
[www.renaud-bray.com](http://www.renaud-bray.com)

**Théorie et littérature**

**XYZ** éditeur

Angela Cozea  
L'énigme thérapeutique au cœur de la philosophie

**Angela Cozea**  
L'énigme thérapeutique au cœur de la philosophie (essai)  
96 p. • 16 \$

Cet essai esquisse un rapport existant entre la conception du bonheur de Kant et celle de Montaigne, telle qu'elle émane de la conviction qu'ils partagent, qu'une sorte de métaphysique se forme chez tous les êtres humains «dès que leur raison peut s'élever à la spéculation».

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone : (514) 525-21-70 • Télécopieur : (514) 525-75-37  
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

## LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Un bouillon de plaisir signé Émilie Andrewes

Émilie Andrewes est étudiante en anthropologie. Elle écrit, nous précise son éditeur, pour ne pas passer ses journées à tomber amoureuse à tout moment. Sourire. *Les Mouches pauvres d'Ésope* déborde d'amour. Et de fantaisie. Des histoires s'emboîtent les unes dans les autres. Les personnages tombent en rêve comme on tombe en amour. Le ton est enjoué, primesautier, direct, communicatif. L'écriture est sinieuse et l'imagination, délirante.

Quatre amis, Bérenne, Sima, Jörn et Galvin, dînent ensemble une fois par mois. Depuis quelque temps, Galvin, l'amant de Bérenne, ne vient plus. Durant la soirée, l'amoureuse éperdue, sorte de Bérenne, s'éclipse dans les toilettes, le vestibule ou le cagibi pour lui écrire des lettres. La passion comme une force fatale détruit celui ou celle qui en est possédé. Une clé du théâtre de Racine. Vite rangée. La romancière le ressortira à la fin du roman. Pour l'heure, Bérenne retrouve ses amis.

Le roman explose en une kyrielle de scènes loufoques et de situations cocasses: Sima et Bérenne posent leurs pieds nus dans les bols à salade sur la table. La laitue et les légumes volent aux quatre coins de



Suzanne Giguère

la pièce, Jörn, les cheveux trempés de vinaigrette, embrasse goulûment les arcs, les talons, les paumes, les orteils, les chevilles qui s'offrent à lui. Rires en cascade. Il cogne sur la table, une fourchette se plante dans le plafond et le fissure. Bérenne a une vision. Divine. Gloussant, hilares, ils éclatent les verres vides sur les murs. Le lecteur va de surprise en surprise. «*Mais qu'est-ce que je fais le nez contre le tapis?*», hurle Jörn. «*Ah! Ce que j'ai mal au dos.*» «*Mais où sont-elles? Ah! ma tête! Saleté de marches. Qu'est-ce que je fous en bas de l'escalier, évaché de long en large avec, avec, mince je me suis coupé!*»

Le récit se dilate. La fumée bleue et blanche des ninas (cigarillos espagnols) parfume l'air d'écorce. Des boutons de nacre blanc fleuris-

sent sur la robe de coton rouge de Bérenne. Le cliquetis des bracelets, on dirait celui des mâts des voiliers se balançant dans la nuit. Tout est de l'ordre de la sensation. Rêveurs, insouciant, artistes bohèmes dans la jeune vingtaine, Sima, Bérenne et Jörn nous emportent dans le mouvement infini de leurs mondes brûlants. Les confidences remontent avec les bulles de champagne. A vingt ans ils ont déjà connu des «*tempêtes tropicales*» dans leur cœur: celles d'amitiés enfantines brisées et d'amours d'adolescence broyées par la mort.

Lorsque Bérenne ouvre les *Fables d'Ésope*, fabuliste de l'Antiquité grecque, et lit celle des mouches attirées par le miel d'un cellier, cette fable leur colle à la peau. «*Du miel s'était répandu dans un cellier; des mouches y volèrent et se mirent à s'en délecter. La douceur en était telle qu'elles ne pouvaient s'en éloigner. Mais leurs pattes s'y engluèrent, les empêchant de s'envoler, et se sentant étouffer, elles s'écrièrent: "Pauvres de nous! Nous payons de notre vie un plaisir fugitif."*» La romancière ouvre un espace dramatique où se mêlent le réel et l'irréel. Le trio décide de relancer son ami Galvin et de le sortir de sa tanière.

## Un soleil d'août

La capacité incroyable de dissociation de la réalité, de fuite du monde extérieur d'Émilie Andrewes et ses histoires en trompe-l'œil dissimulent en réalité une profonde angoisse devant la mort, ce «*dernier chant du monde. Car on peut imaginer qu'il y en aura un. Un règne dièse interminable, entrecoupé par le cri des insectes.*»

Une fine poussière d'histoires retombe. Et avec elle, des dialogues drôles et échevelés, parfois émouvants, des jeux de mots et d'esprit qui éclatent comme des feux d'artifice. La romancière jongle avec de multiples registres de langage, prend des libertés syntaxiques, arrose son texte d'onomatopées («*Clac, clac, clac*») et d'interjections humoristiques («*Glaglagla, ouais mon œil!*»). De temps à autre, il est vrai, la narration hoquette et s'arrête. De petites imperfections, somme toute. Il est si rare de voir un soleil d'août sur une mer hivernale. Ne boudons pas notre plaisir.

## LES MOUCHES PAUVRES D'ÉSOPE

Émilie Andrewes  
XYZ, coll. «Romanichels»  
Montréal, 2004, 104 pages

LITTÉRATURE CANADIENNE

## Les brigands de Cap-Rouge

THIERRY BISSONNETTE

Paru peu avant *L'Influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé en 1837, *Les Révélations du crime ou Cambray et ses complices*, de François-Réal Angers, lui disputa déjà le titre de premier roman québécois. Inspiré d'une célèbre affaire criminelle impliquant les «*brigands de Cap-Rouge*», le livre s'aventure pourtant très peu en terrain imaginaire, ce qui ne justifie que mieux son sous-titre de *Chroniques canadiennes de 1834*.

Figurant parmi les fondateurs de notre première société littéraire, Angers (1812-1860) délaissa vite la littérature pour l'exercice du droit, publiant tout au plus quelques poèmes dans les journaux. On comprend dès lors le destin relativement obscur de ces chroniques, qui intéressèrent néanmoins autant les historiens que les spécialistes du roman poli-

cier québécois. Présentée par Gilles Dorion, l'édition de poche proposée par Nota bene reprend la version originale de l'œuvre, avec une légère modernisation de la langue.

Angers  
(1812-1860)  
délaissa vite  
la littérature  
pour  
l'exercice  
du droit

Construit comme un feuilleton et inspiré par cet oublié français qu'est Frédéric Soulié, le récit d'Angers n'est certes pas un monument de pure création («*L'homme coupable n'a pas d'impunité à espérer! [...] Mais les coupables ne pouvaient rester longtemps tranquilles et impunis!*»), mais il donne agréablement accès à la ville de Québec de l'époque et aux mœurs de ses différentes classes sociales.

## LES RÉVÉLATIONS DU CRIME OU CAMBRAY ET SES COMPLICES

François-Réal Angers  
Présenté par Gilles Dorion  
Nota bene  
Québec, 2003, 161 pages

LITTÉRATURE CANADIENNE

## Pastiches british

## Le flegme et l'humour pince-sans-rire de Stephen Leacock

CHRISTIAN DESMEULES

Maître de l'*understatement*, champion de la caricature, son œuvre a su influencer des humoristes aussi importants que Groucho Marx, Woody Allen ou la bande du Royal Canadian Air Farce. Bien qu'à peu près ignoré des lecteurs francophones, autant au Québec qu'en France, son nom demeure aujourd'hui encore une référence de la littérature anglo-américaine. Né en 1869 en Angleterre, puis immigré au Canada avec ses parents à l'âge de sept ans, Leacock a toute sa vie fait de l'humour à l'américaine. C'est ce que certains appellent le paradoxe canadien.

Stephen Leacock n'est pourtant pas absent du paysage urbain montréalais, puisqu'il a laissé son nom à un édifice du campus de l'université McGill — où il a été professeur d'économie et de science politique durant une trentaine d'années. Outre *Un été à Mariposa* régulièrement réédité et quelques choix de textes, c'est de la France que nous vient l'autre moitié des rares traductions. Soixante ans après la mort du «*Mark Twain canadien*», Le Dilettante ressuscite avec *L'Île de la tentation et autres naufrages amoureux* quelques-uns de ses plus mordants pastiches.

Ainsi que le fait remarquer avec justesse l'un des traducteurs dans sa postface, Leacock ne semble pas être apprécié pour les mêmes raisons au Canada et à l'étranger. Alors que dans son pays ce sont surtout les œuvres à résonance plus «*locale*» qui lui doivent sa réputation, aux États-Unis et en Grande-Bretagne ce sont ses parodies de romans de chevalerie, de romans à l'eau de rose et d'articles de journaux qui ont la faveur du lectorat. Et c'est ce que l'éditeur français nous propose ici avec cette demi-douzaine de nouvelles tirées pour la plupart de deux de ses plus célèbres



Stephen Leacock, le «Mark Twain canadien».

recueils de parodies: *Nonsense Novels* (1911) et *Winsome Winnie and Other New Nonsense Novels* (1920).

Parmi ces satires et ces parodies figure une désopilante *Crise au cabinet*, dans laquelle le gouvernement perd la trace d'un petit pays qui cherche à se soulever contre l'Empire. Le Wazuchistan et ses habitants, les Wazoos (qui est la transcription ourdou de McGinnis), existent bel et bien. Mais ils sont tous Irlandais... Un chassé-croisé amoureux sur une île presque déserte mené selon les règles de l'étiquette (*L'Île de la tentation*), une idylle chevaleresque et guindée (*Guido la Broche de Gand*). Sans oublier une satire de roman russe (*Les Souffrances d'une âme supérieure ou Les Mémoires de Marie Mushenoff*), où une jeune héroïne est fermement déterminée au suicide: «*J'ai déposé une fiole d'acide sul-*

furique sur ma table de chevet. Le lendemain matin, elle était toujours là. Elle ne m'avait pas tuée.»

Des personnages timorés et impuissants, prisonniers des conventions sociales et qui n'ont, pour se défendre, que des hausses de sourcils, un flegme à toute épreuve et leur ration de porridge au petit-déjeuner. Partout, Leacock débuse les poncifs, le mielleux, tourne en dérision ce qui déborde de bons sentiments. Sous des apparences coloniales et terriblement british, un

humour implacable qui débuse le ridicule où il se cache. Légèrement suranné, mais very irrésistible.

## L'ÎLE DE LA TENTATION ET AUTRES NAUFRAGES AMOUREUX

Stephen Leacock  
Traduit de l'anglais (Canada)  
par Thierry Beauchamp  
et Romain Rabier  
Le Dilettante  
Paris, 2003, 128 pages



Diane Lacombe

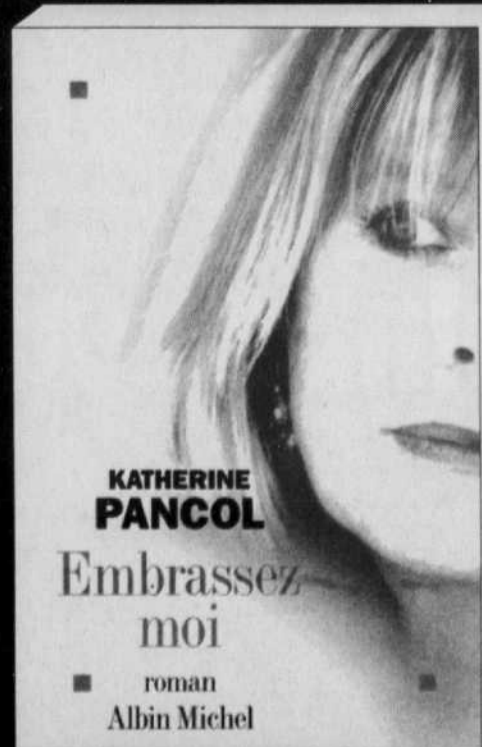


La suite de  
*La châtelaine de Mallaig*  
vendu à plus de 110 000 exemplaires

vlb éditeur

www.edvib.com

LA VIE,  
c'est  
LE DÉSIR.



KATHERINE PANCOL

Embrassez moi

roman  
Albin Michel

Albin Michel

www.albin-michel.fr

Série présentée du 28 janvier au 7 avril 2004 à 19h30 au Studio-théâtre de la Place des Arts  
Elaborée par Michelle Corbeil et Stéphane Lépine

Le Studio littéraire  
un espace pour les mots

Le mercredi  
10 mars à 19h30  
Les Écrivains  
et la Terre

La Terre est habitée. Elle est aussi menacée. Quels rapports les écrivains entretiennent-ils avec notre planète bleue? Un regard sur l'infiniment grand et l'infiniment petit. Avec Robert Lalonde, Yvon Rivard et Suzanne Robert.

Animation: Stéphane Lépine.

Jean Dalmain  
Lou Babin  
Stanley Péan  
Françoise Faucher  
Marcel Pomeroy  
Robert Lalonde  
Geneviève Letarte

Billetterie: (514) 842-2112  
Sans frais: 1 866 842-2112  
www.pda.qc.ca

Entrée: 15\$ / Étudiants: 10\$

40 ans  
Place des Arts  
Québec

CIBL  
Le Studio littéraire

## LITTÉRATURE

LA CHRONIQUE

## La vie par procuration

Laissons-nous aller un instant au spleen d'un ciel un peu gris pour accueillir cette suite de treize petits récits du temps qu'il fait d'Hélène Villovitch. Treize récits qui nous entraînent sur la surface glacée de la médiocrité qui s'est emparée de nous depuis que le cinéma puis la télévision ont commencé à nous faire croire que la vraie vie se passait sur écran.

Du temps d'Emma Bovary, comme il n'y avait ni cinéma ni télévision, c'est le roman qui faisait office d'écran pour les jeunes filles romantiques en mal de héros et de vie de château qui les élèverait enfin au-dessus de leur commune condition... «Élevée au couvent, parmi des jeunes filles du monde, Emma y a reçu une parfaite éducation. Elle a lu Paul et Virginie, a rêvé en lisant des romans sentimentaux et historiques, ou des poèmes romantiques. Elle a admiré des gravures représentant de jeunes hommes serrant dans leurs bras des ladies anglaises à boucles blondes. Toute cette éducation a nourri son "tempérament sentimental" et ses songes romanesques» (Flaubert). Aujourd'hui, si on fait abstraction du cinéma et de ses vedettes inaccessibles (mais ô combien idolâtrées!), c'est la télé-réalité qui a pris le relais. Chacun peut y rêver son extraordinaire destinée: être quelqu'un qu'on regarde et qui se distingue de tous les autres parce qu'il est regardé — donc admiré ou envié — pendant qu'il s'élève vers les étoiles.

Mme Bovary mère pensait que, pour guérir sa fille de sa folie romanesque, il fallait l'empêcher de lire des romans. Oserions-nous suggérer aux millions d'auditeurs et auditrices de *Star Académie* ou de *Loft Story* de se débarrasser au plus tôt de leur petit écran s'ils veulent un jour avoir une vie à eux? «Il ne faut pas toucher aux idoles: la dorure en reste aux



Jean-Pierre Denis

mains» (Flaubert). C'est sur la vague déferlante de cette pseudo-réalité qu'Hélène Villovitch a décidé de surfer. Elle le fait avec beaucoup d'ironie et une certaine sagacité. On regrette simplement qu'elle n'ait pas le génie de Flaubert qui, s'il revenait aujourd'hui, s'intéresserait certainement au phénomène, mais pour nous laisser une œuvre autrement marquante, et dans une langue qui continuerait longtemps de sonder nos cœurs et nos consciences... Cela dit, cette œuvre légère saura sans doute plaire, même si elle laisse peu de souvenirs. Ne vivons-nous pas au cœur de l'éphémère?

## Soyez superficiel en profondeur

Donc, une suite de petits récits qui se passent dans un milieu plutôt artistique (Villovitch, il ne faut pas l'oublier, pratique la peinture, le graphisme, la photo et le cinéma expérimental, en plus d'avoir déjà écrit deux romans. Je pense à toi tous les jours et Pat, Dave & moi) où la surface tient le plus souvent lieu de fond, où le spectacle et la représentation sont au cœur de la

vie de chacun. «J'ai l'impression que nous avons quelque chose en commun [avec Stéphanie de Monaco]. Je suis certaine que je fabriquerai, un jour, un objet artistique que plein de gens entendront, verront ou liront.» C'est que la plupart des personnages de ce roman rêvent d'être écrivain, artiste ou star. Les murs de leur chambre sont souvent couverts d'affiches qui, selon leur âge, vont de Claude François à David Bowie en passant par Alice Cooper et Kurt Cobain. Quand ils se retrouvent à un vernissage, ce sont de petites soupes froides qui sont servies dans des verres au lieu des petits-fours, petites quiches ou amonnières habituels, ce qui devient extrêmement encombrant à consommer quand on a dans la main droite une coupe de champagne, plus une cigarette, plus un baïse-en-ville, et qu'il faut encore tenir la petite cuillère et le verre de soupe de la main gauche...

Quant aux conversations tenues par la narratrice ou aux pensées qui la traversent, nous sommes moins dans la fatuité que dans le malentendu et la difficulté de reconnaître les gens. Tout cela baigne dans une froide insignifiance, comme la soupe que l'auteur a eu l'idée de traduire graphiquement en empruntant le procédé calligraphique d'Apollinaire: de courts textes qui tiennent dans les formes d'un verre. Amusant, mais pas nouveau. «À certains moments, ma vie semble avoir énormément de sens. À d'autres, je me demande si je ne suis pas en train de casser un vase en une infinité de morceaux tellement petits qu'il sera impossible de le reconstituer un jour.» Ça, c'est à partir du vase que Yoko Ono a brisé un soir avant d'en distribuer les morceaux au public qui assistait à sa performance. Ailleurs, c'est l'histoire de cette jeune femme qui se filme toute seule à l'aide de sa caméra seize millimètres, chez elle. Et qui refait la

même opération chaque année, sur la même pellicule, de manière à obtenir d'elle une image en surimpression à travers le temps — film qu'elle ne développera jamais, le gardant bien à l'abri dans son frigo. Cela s'appelle sans doute de l'art conceptuel. Puis il y a Jan, le chômeur, qui passe un test psychologique dans un bureau d'emploi. Pas concluant, le test, quand il s'agit d'énumérer trois de ses qualités, pas plus que lorsqu'il est invité à citer trois personnages, réels ou imaginaires, qu'il admire, ce qui se traduit par Homer Simpson, la petite Heidi...

Le clou, c'est probablement le dernier récit qui porte, lui, sur la télé-réalité, *À leur place*. En effet, qu'est-ce qu'on ne ferait pas à leur place, ou pour prendre leur place? Il y a Julia, Karine, Sandra, Angela, Thomas, William, Félicien, Kamel... «Jour et nuit, je regarde ces gens à la télé [...] Je n'analyse pas, je ne me moque pas, je n'ai aucun recul. Je ne me demande pas si je passe un bon moment ou si je suis complètement déprimée. Quand je sors, rarement, de mon appartement, je pense encore à eux. Je n'en parle à personne.» La drogue est si puissante qu'elle néglige et son travail et ses amis, préférant donner des conseils virtuels à ses non moins virtuels amis de la télé. «On est tous l'un d'entre eux.» C'est pathétique. La critique manque toutefois de dents. Et de profondeur. Voilà où le cinéma a conduit un certain nombre d'écrivains qui, croyant nous tendre le miroir du monde, ne font qu'en visiter les reflets. On se met à regretter sincèrement Flaubert.

## PETITES SOUPES FROIDES

Hélène Villovitch  
Éditions de l'Olivier  
Paris, 2003, 137 pages

## PHOTOGRAPHIE



NORMAND RAJOTTE / LES 400 COUPS

Dans les coins oubliés, à la recherche des dieux tranquilles, Ulverton (Québec), 1986, de Normand Rajotte.

## La trace laissée...

LE DEVOIR

Ce livre retrace les vingt dernières années de production du photographe Normand Rajotte, né à Drummondville en 1952. Depuis le début des années 1980, Rajotte «ne capte pas tant du paysage que du pays», comme le note la critique d'art Jennifer Couëlle en introduction. Réalisées tantôt en noir et blanc, tantôt en couleurs, le plus souvent au Québec mais aussi aux États-Unis et en Europe, ses œuvres montrent de «petites natures», des «anti-paysages», des «frag-

ments de nature» qui témoignent de la pérennité et de la vitalité de la Terre ici sans hommes, sauf pour une paire de jambes que l'on pourrait d'ailleurs confondre avec des troncs d'arbre et quelques empreintes marquant la présence humaine. Certaines vues, captées en gros plans, en plongée, brouillent les rapports d'échelle et décuplent leur force d'évocation et d'étrangeté.

## MARCHER SA TRACE

Normand Rajotte  
Les 400 Coups, 120 pages.

## ÉCHOS

## Liberté, revue et corrigée

(Le Devoir) — Dans sa dernière livraison, la revue *Liberté* (n°263) offre notamment à lire la poésie de Martine Audet et de Pierre Desruisseau, de même que des textes signés René Viau, Andrée Yanacopoulo et Vincent Charles

Lambert. Le tout débute par une longue présentation, signée Marc-André Brouillette, qui précise que *Liberté* «est animée aujourd'hui par des personnes dont l'âge se situe autour de la trentaine» et qu'«elle continue d'avoir une ligne éditoriale non déterminée par un projet précis, comme cela a toujours été le cas». Comme le conclut Brouillette: «à suivre».

GUYLAINE MASSOUTRE

La capacité époustouflante qu'a George Steiner de passer d'un registre et d'un savoir à un autre laisse pantois: sa curiosité, ses connaissances ouvrent des pistes imprévisibles de réflexion. Ses essais se lisent comme des romans et donnent matière à songe. L'homme aux vérités sous-jacentes laisse fuir «le mystère de la chose», l'acte même où son autorité s'ancre.

Tel est *Maîtres et disciples*, une réflexion passionnée et jaillissante sur l'enseignement, par l'écrivain, critique et philosophe qui signe au même moment *Les Logocrates* (Éditions de L'Herne), *Steiner* (sous la direction de Pierre-Emmanuel Dauzat, Cahiers de L'Herne) et *Éloge de la transmission, le maître et l'élève* (entretiens avec Cécile Ladjalli, Albin Michel).

«Le besoin de transmettre savoir et compétences, le désir de les acquérir sont des constantes de la condition humaine.» Cette conclusion, enthousiaste et optimiste, repose sur l'exercice du respect, préférable à la relation duelle, que celle-ci soit frontale ou verticale, entre les acteurs d'une classe. Est «maître», dit-il, celui qui tient la chose du savoir en main, non pas tel qui dégoise en avant. Est «disciple» celui qui se soumet, s'engage, dans un rapport de fidélité à la chose transmise. L'intelligence réciproque les unit.

Pourquoi donc cet essai, qui offre moins une aventure personnelle qu'un plaidoyer pour la transmission du savoir? Parce que les conditions de l'enseignement se transfèrent, à tous ses niveaux. L'offensive se nomme «l'irrévérence» — «L'irrévérence est aussi américaine que la tourte aux cerises», écrit le professeur. Non que les relations soient plus faillibles que jamais. Jalousie, vanité, trahison feraient-elles de l'ombre aux forces vives d'un esprit éveillé? Steiner y répond en six chapitres éclectiques: «Origines durables», «Pluie

## ESSAI

## La leçon de George Steiner



REUTERS

George Steiner rend un vibrant hommage à la poétesse américaine Anne Carson.

de feu», «Maîtres à penser», «En pays natal» et «Une intelligence qui ne vieillit pas».

De Socrate à Wittgenstein en passant par saint Paul et saint Augustin, Steiner valide «l'effraction en l'autre», la part proprement érotique, obscure, qui entre dans la persuasion de l'auditeur. L'enseignement a besoin d'une mise en scène de l'oralité, dans laquelle exégèse et résurrection forment une dramaturgie, une opposition emblématique entre la lettre et l'esprit. Qu'on l'appelle transmission ne change rien à l'affaire: c'est bien d'une transformation — d'une fidélité et d'une trahison — qu'il s'agit.

«Prends garde au grand maître», disait Augustin. Shakespeare élit domicile dans la conscience des vérités et des mensonges, qui «éternisent» également les fantômes de Dante et Pessoa. Eurent-ils seulement des maîtres? La littérature, qui vante les mystères, ne semble pas le reconnaître, avant que Flaubert ne devienne le maître de Mau-

passant. Voyez aussi Ezra Pound et T. S. Eliot, et vous saurez pourquoi les «writing schools» prospèrent. Steiner n'a pas de mots assez crus pour fustiger ce parasitisme. Mais il ne nie pas le lien, meurtrier, qui anime la dynamique.

Comme dans ses autres livres, l'essayiste se pique à l'aventure de son propre savoir. Voici Faust embrigadé et rebelle, né de l'antiacadémisme de son auteur. De même, Steiner, avec ses quatre langues courantes d'enseignement, se gausse de l'ordre et de la théorie; il préfère les anecdotes, les raccourcis, les comparaisons surprenantes. Certains s'en lassent, essoufflés; d'autres y voient la maîtrise d'un corpus aux vertus plus séminales.

## Dans l'aura du maître

À ces survols, Steiner demande des «éléments vitaux». C'est pourquoi il revient sur la célèbre et abyssale dissension entre Heidegger et Husserl. Le déséquilibre est si grand qu'il résonne, dans les

mots que Steiner cite de Derrida, comme une obsession. La position de Steiner n'est pas si claire, dans le dilemme qui met en évidence les prosélytes mauvais lecteurs. Pourquoi le nom d'Alain, ce grand pédagogue, est-il presque oublié? Comment Lacan a-t-il pu être autant adulé? Et Althusser, quasiment relégué aux oubliettes? Par contre, sait-on assez que Nietzsche respirait Schopenhauer pour se refaire?

Du côté de l'Amérique, Steiner s'amuse. Il a beau jeu de fustiger la culture du *coach*. Bien des écrivains actuels — Philip Roth, Saul Bellow — veillent à la décrire avec causticité. Là où Steiner marque, c'est dans un bref et vibrant hommage à la poétesse américaine Anne Carson — «qui vit au Canada» —, dissertant sur l'amour en possédée de la métrique grecque.

On comprendra que ce *Maîtres et disciples* fait l'apologie d'un volumineux savoir. La manière juive, toute de mémoire, n'y façonne aucun chapitre mais enracine un geste virtuose de transmission. En s'écartant du côté de Confucius, la leçon n'en demeure pas moins élogieuse: «Le but est de faire en soi et dans son esprit ce vide qui, seul, donne accès à la méditation et au cœur de l'être.»

L'intelligible a besoin de discrétion. Un idéal de partage désintéressé caractérise l'enseignant. Que la découverte de son disciple vienne à le dépasser. Le don décisif d'un maître à un disciple, quelle que soit sa discipline, l'osmose indispensable, dont Steiner cite tant de cas, rendent sensible aux obligations du savoir. Le maître, exempt d'autopromotion, est un esprit intègre qui vit dans l'esprit du transitoire. À cette condition, une découverte formidable peut naître dans ce bain: on la dira inspirée par la plus délicate des intuitions.

## MAÎTRES ET DISCIPLES

George Steiner  
NRF Gallimard  
Paris, 2003, 205 pages

**SUROÏT ou KYOTO?**  
10 mars 2004  
de 19 h à 21 h  
au STUDIO-THÉÂTRE  
ALFRED-LALIBERTÉ  
Local J-M500  
405, rue Sainte-Catherine Est  
ENTRÉE LIBRE

**point de vue**

PARTICIPANTS  
DANIEL BRETON  
COALITION QUÉBEC VERT / VERS KYOTO  
PIERRE-ALAIN COTNOIR  
TRANSPORT 2000  
DIANE BOUDREAU  
REGROUPEMENT POUR LA RESPONSABILITÉ  
SOCIALE DES ENTREPRISES

INFORMATIONS  
NORMAND LEROUX  
514-987-3000 POSTE 1776

COOP UQAM  
Les grands événements

Olivieri  
librairie • bistro

**L'engagement politique : le Québec est-il à la traîne ?**

HENRY MILNER  
Politologue, professeur, président de la Société québécoise de sciences politiques

CÉLINE SAINT-PIERRE  
Sociologue à la Chaire Fernand-Dumont et à l'INRS

ANIMATEUR  
MICHEL VENNE  
Chroniqueur au Devoir et directeur de l'Annuaire du Québec

Mardi 9 mars 19 heures  
Réservation obligatoire : 739-3639  
Si vous désirez souper au Bistro, il est préférable de réserver.

DÉBAT

à l'occasion de la parution du livre de Henry Milner  
LA COMPÉTENCE CIVIQUE : COMMENT LES CITOYENS INFORMÉS CONTRIBUENT AU BON FONCTIONNEMENT DE LA DÉMOCRATIE  
Presses de l'Université Laval

5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
service@librairieolivieri.com

zinc  
arts, lettres & culture

christian mistral. karoline georges  
p.j.poirier. suzanne myre. jade bérubé

& nos découvertes  
www.revuezinc.com

LITTÉRATURE

LIVRES DE POCHE

Personnages excentriques

JOHANNE JARRY

Qui n'aime pas les sagas pourrait se réconcilier avec le genre après avoir lu *Mon péché n'appartient qu'à moi* (10/18), le premier tome de *L'Héritage de Karna* (10/18), une trilogie finement concoctée par l'écrivaine norvégienne Herbjorg Wassmo. Les personnages que crée cette ancienne institutrice inspirée par la poésie sont fougueux, imprévisibles, contrastés. Dans ce premier tome, l'histoire tourne autour de Benjamin, le fils de Dina (personnage central de la trilogie précédente), qui vit retiré avec Karna, sa petite fille, dans un village côtier de la mer du Nord, en Norvège. Sentant qu'il lui faut sortir de son isolement, Benjamin doit choisir qui aimer entre deux femmes qui portent un prénom identique. Ça peut sembler simpliste, mais il faut lire Herbjorg Wassmo pour découvrir qu'il n'en est rien. Vivez la suite avec *Le Pire des silences* et *Les Femmes si belles*.



Mauricio Segura

envahit autrement le roman *Éclipse* (10/18) de l'écrivain irlandais John Banville. À la suite d'un blanc de mémoire traumatisant, un acteur réputé se sentant à l'étroit dans sa peau décide de quitter femme et foyer pour retourner vivre dans la maison délabrée de son enfance. Il croit partager les lieux avec des fantômes jusqu'au jour où il comprend (trop tard) que ces silhouettes évanescences sont le reflet d'un événement auquel il ne pourra échapper... Privilégiant le mode introspectif, le roman explore les méandres où errent les pensées d'un homme qui tente de savoir qui il est.

L'essentiel

Il y a des livres qui laissent à court de mots. *Dormir accompagné* (Points), d'Antonio Lobo Antunes, est de ceux-là. Oh, il ne s'y raconte pas d'histoires grandioses, complexes ou terriblement savantes. On y trouve simplement l'essentiel (l'enfance, l'amour, les deuils, la solitude, les regrets) capté avec pudeur et justesse, et porté par un style inimitable qui ouvre souvent des parenthèses pour qu'on puisse y entendre les narrateurs parler à voix basse... Quarante petits textes si fluides qu'on les imagine écrits sur le bord d'une table, comme il arrive qu'on écrive d'un seul jet une lettre qu'on postera comme une bouteille à la mer.

L'Américaine Helene Hanff passait pour une excentrique parce que les livres comptaient plus que tout dans sa vie. Elle en a acheté plusieurs par l'entremise de Frank Doel, libraire au 84, Charing Cross Road, à Londres. Ils ne se connaîtront jamais autrement que par les lettres qu'ils s'écrivent, les livres qu'elle lui commande et ceux qu'il lui expédie. Cette amitié livresque durera presque vingt ans et finira par devenir un livre, *84, Charing Cross Road* (Le Livre de poche), qui connaîtra un tel succès qu'il permettra enfin à Helene Hanff de traverser l'océan. Mais quand elle entre dans cette ville si souvent rêvée, Frank Doel est mort depuis longtemps et la librairie, définitivement fermée.

*Côte-des-Nègres* (Boréal compact), le premier roman de Mauricio Segura, trace un portrait réaliste de deux gangs de jeunes dans un quartier de Montréal. C'est d'ailleurs ce qu'on est tenté de reprocher au livre: reproduire un discours social où les enfants d'immigrés sont fatalement en mal d'identité, d'où la formation de gangs et l'engrenage de la violence. C'est une réalité, certes, mais doit-on y assujettir la fiction?

Fais-moi mal...



Louis Hamelin

En l'an 2000, un jeune homme du nom de Mark Z. Danielewski, fils d'un cinéaste d'avant-garde, faisait une entrée remarquée dans les lettres américaines. J'avais raté, à l'époque, ce livre-événement intitulé *La Maison des feuilles*, qui valut à son auteur d'être comparé à Joyce et Thomas Pynchon, rien de moins.

Peut-être pour réparer semblable oubli, Danielewski a ensuite isolé, de cette énorme matrice, cinquante-trois lettres écrites par un des personnages à un autre (en l'occurrence, par une mère enfermée dans un asile d'aliénés à son fils à problèmes, qui porte le beau nom de Johnny Truant), en a ajouté onze autres présentées comme inédites, a fait précéder l'ensemble d'une préface fictive signée de la main des «éditeurs» et d'un avant-propos d'un certain monsieur Walden D. Wyrha tout aussi fictif, et emballé le tout sous la forme d'un petit livre de 85 pages affublé de l'étiquette «roman».

On n'est pas ici pour juger des intentions éditoriales de l'écrivain: ayant constaté que son gros ouvrage contenait, comme il arrive souvent, un roman dans le roman, il a cru utile de procéder à une opération de parthéno-génèse pour nous offrir, formant une histoire en principe autonome, les états d'âme épistolaires de cette dame qui se nomme joliment Pelafina H. Lièvre. Pour finir de nous mettre à l'aise, l'éditeur (le vrai!) prend d'ailleurs soin d'insister sur le fait que ces lettres «se suffisent à elles-mêmes pour brosser l'étonnant portrait de Pelafina et Johnny». Par acquit de conscience, je jette tout de même un dernier coup d'œil au recto de la couverture de chez Denoël. Roman traduit de l'américain par Claro. O.K. Le critique, qui avait d'abord redouté de devoir lire une sorte de bande-annonce de *La Maison des feuilles*, est rassuré...

Si roman il y a, il faut donc qu'il soit, ici, épistolaire. Assorti, comme il se trouve, d'une contrainte qui équivaut à proposer au lecteur un véritable défi: nous n'avons droit dans ces pages qu'aux lettres de Pelafina. Et, disons-le sans méchanceté: pour nous brosser l'étonnant portrait du dénommé Johnny, Danielewski va devoir, je crois bien, extraire un second opuscu-

le de sa maisonnée. L'amour, c'est bien connu, est aveugle. Celui de Pelafina est grand, et c'est ébloui par les projecteurs de son propre délire scripturaire qu'elle s'adresse page après page à ce turbulent fils révolté, adoré, errant de bagarre en foyer d'adoption, néanmoins fâcheusement désincarné, et destiné à le rester jusqu'au terme de l'exercice.

D'accord, le fils n'est qu'un prétexte. Mais quel prétexte! Imaginez devoir vous enfler à la suite durant deux heures (ou à petites doses, c'est selon...) soixante-quatre fois une variation sur le thème: mon cher, mon adoré Johnny; mon merveilleux enfant; mon doux, mon cher Johnny; mon bébé adoré; mon cher et merveilleux Johnny, entre autres très très cher Johnny et cher très cher Johnny... il y a là de quoi se mettre à bâiller, consulter l'horloge et se souvenir tout à coup qu'on s'est levé à six heures ce matin-là, cela dit en tout respect pour l'amour que nous portent nos mères et que j'essaie, pour ma part, de ne jamais décevoir exprès. C'est que dès l'incipit de chacune de ces épîtres, la possibilité de renouvellement d'un tel discours (passionnel), assujéti au sens de la trouvaille de l'auteur, se voit mise à rude épreuve.

L'échec d'un livre

Le défi était double pour Danielewski. D'abord (il semble y tenir...), arriver à nous faire croire à la folie de sa Pelofina. Rien de plus difficile à reproduire que le langage déraisonnant, de plus piégé que cette singularité inattaquable, l'écrivain étant forcé de se dédoubler là où la folie, toujours entière et unique, lui oppose son monde clos. L'écriture sert depuis toujours de soupape à la démence, mais la question ici est: peut-on mimer la folie? Sans doute, l'incarner à travers

le langage, à moins de s'appeler Claude Gauvreau, ne semble pas si évident. Dans mon souvenir, il y a Gogol qui ne se débrouille pas trop mal avec son *Journal d'un fou*. Danielewski, lui, a un

peu trop souvent recours à des trucs purement cosmétiques, les manipulations typographiques, par exemple (texte qui se dédouble, s'embrouille, se met à pencher; phrases qui flottent en l'air ou sur le dos, etc.). On se croirait parfois dans un recueil de poésie québécoise des années 60. *La Maison des feuilles* était rempli, dit-on, de ces innovations visuelles dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles peuvent amener le lecteur en quête de substance à tourner sans remords les pages un peu plus vite.

Quant à la prose elle-même, obsessive, maladroitement érudite, elle arrive à nous entraîner dans plusieurs directions, voire à nous étourdir, mais elle se révèle ultimement incapable de générer le dérèglement de tous les sens attendu. Entre-temps, on aura eu droit à d'assez nombreuses platitudes. «Le cancer du temps. Les

navés de pluie nient peu l'ennui. Et non, l'aspirine est inutile. Est inutile. Inutile.» «Qui trop étirent mal embrasse, et aussitôt boit la tasse.» Je veux bien croire que Claro fait son possible, mais... L'autre défi consistait à faire de ce fatras, de sa double tendance à la momomanie (l'amour de la mère) et l'éparpillement stylistique, un roman. C'est ici que l'échec du livre est le plus patent. Avec son monstrueux amour qui tient le monde à distance, Pelafina m'a parfois

fait penser à Moïse, quand celui-ci redescend de la montagne dans *Les Dix Commandements*: en possession tranquille d'une vérité supérieure. Plus de conflit. Plus d'histoire. Rien. Chaque fois qu'il se pointe à l'écran, ensuite, l'intérêt dramatique descend sous zéro. Heureusement qu'il y a les effets spéciaux.

LES LETTRES DE PELAFINA

Mark Z. Danielewski traduit de l'américain par Claro Editions Denoël Paris, 2003, 85 pages

Abonnez-vous à XYZ

La revue de la nouvelle

Recevez en prime!

La manufacture de machines (nouvelles)

de Louis-Philippe Hébert

(valeur 15 \$) avec un abonnement d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

Les prix sont toutes taxes comprises

1 an / 4 numéros	2 ans / 8 numéros	3 ans / 12 numéros
Individu Canada 20 \$	Individu Canada 35 \$	Individu Canada 50 \$
Étranger 25 \$	Étranger 45 \$	Étranger 70 \$
Institution Canada 25 \$	Institution Canada 45 \$	Institution Canada 70 \$
Étranger 30 \$	Étranger 55 \$	Étranger 80 \$



Numéro 77

NOM \_\_\_\_\_  
 ADRESSE \_\_\_\_\_  
 VILLE \_\_\_\_\_  
 CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉL. \_\_\_\_\_  
 CI-JOINT  CHÈQUE  MASTERCARD  VISA   
 NO \_\_\_\_\_ EXP. / /  
 SIGNATURE \_\_\_\_\_ DATE \_\_\_\_\_

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
 Téléphone: (514) 525-95-18 • Télécopieur: (514) 525-75-37  
 Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

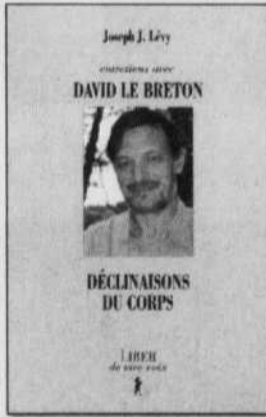
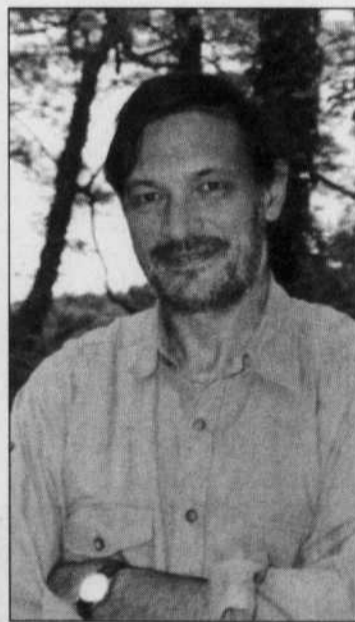
Liber

«de vive voix»

Joseph J. Lévy

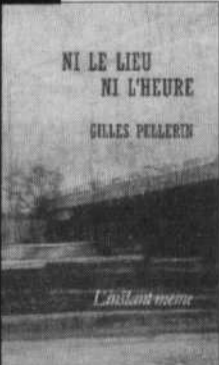
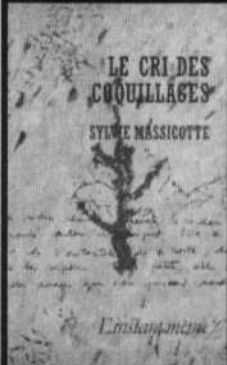
Entretiens avec David Le Breton

Déclinaisons du corps



192 pages, 23 dollars

Lire pour faire durer l'instant

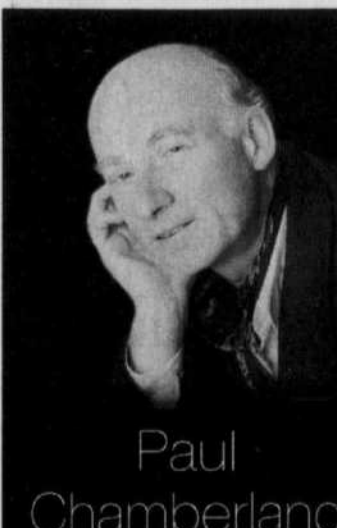


MAINTENANT EN POCHE

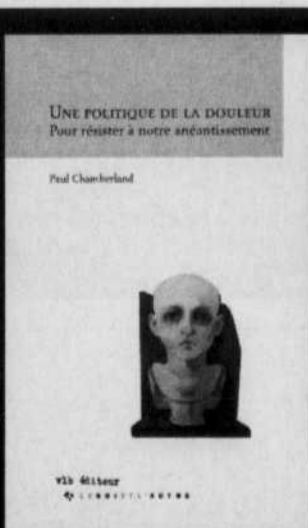
Sylvie Massicotte  
*Le cri des coquillages*  
 144 pages, 10,95 \$

Gilles Pellerin  
*Ni le lieu ni l'heure*  
 168 pages, 14,95 \$

L'instant même  
 NOUVELLES ROMANS ESSAIS



Paul Chamberland



Une politique de la douleur



Cybergéographies



Régine Robin

En librairie le 17 mars

Le lancement aura lieu le jeudi 11 mars à 17 h 30 à la Maison des écrivains, située au 3492, avenue Laval, à Montréal.

LES OIETL'AUTRE

vlb éditeur

cep

PUL-IQRC

La globalisation du monde et le déclin du réformisme social

GARY TEEPLE

L'auteur décrit la transformation qui s'est opérée au cours des années 1970 quand le mode de production assistée par ordinateur est apparu et que dans son sillage s'est fait jour la nécessité de mettre en place des relations de production véritablement planétaires. Face aux revendications planétaires des droits de la propriété privée aux mains de la grande entreprise, il défend le point de vue selon lequel les classes subalternes comme les gens moins bien nantis n'auront d'autre choix que de créer des moyens de résistance qui soient planétaires.



2-7637-7871-2  
 300 pages • 35 \$

SOCIOLOGIE CONTEMPORAINE dirigée par Daniel Mercure

Pour de plus amples informations  
 Les Éditions PUL-IQRC  
 Tel. (418) 656-7381 • Telex. (418) 656-3305  
 Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca  
 www.ulaval.ca/pul

## ESSAIS

Lawrence Olivier, philosophe *destroy*

On ne peut recevoir le titre de l'essai de Lawrence Olivier que comme une provocation: comment, en effet, être «contre l'espoir»? Le politologue, d'ailleurs, pose lui-même la question: «Qui ne voudrait participer à cette noble tâche qu'est l'émancipation de l'homme?» S'il faut l'en croire, pourtant, il y aurait urgence philosophique à refuser cette «tâche politique» condamnée à n'engendrer que des effets pervers.

Une telle entrée en matière, c'est le moins que l'on puisse dire, désarçonne. Le «principe espérance», selon la belle formule d'Ernst Bloch, serait donc à jeter à la poubelle de l'Histoire? «Cette vaste entreprise qui consiste, au nom d'un idéal de société, de l'Homme nouveau, libéré ou émancipé, à mettre en œuvre les moyens pour changer la société et les individus qui la composent» ne mériterait que notre mépris? Que faire, alors? Rien, répond Lawrence Olivier sans détour. «Il n'y a rien à faire si ce n'est tenter une ultime expérience, celle du désespoir», ajoute celui qui n'hésite pas à conclure par un désespérant «Je suis indifférent».

Que comprendre d'une telle radicale invitation à la démission politique? Dans ce qu'on pourrait présenter comme une «généalogie de l'espoir comme tâche politique», le politologue situe au XVIII<sup>e</sup> siècle les prémices de cet espoir qu'il se propose de détruire. Libéré des dieux et du destin, l'homme se découvre alors tout-puissant et, du même souffle, devient une préoccupation pour lui-même en se pensant comme un problème. De cette conjonction surgit l'angoisse: «On appelle, en général, angoisse le sentiment de la contingence de l'existence et de sa finitude et de notre impuissance à trouver des réponses au sens de notre destinée.»

Qu'est-ce que l'homme? Dans les sociétés désacralisées, c'est le discours politique qui prend le relais des croyances religieuses pour tenter de répondre à cette question. Et que dit-il? Essentiellement que l'homme est le siège d'une «force vitale», d'un «vouloir-vivre» qui l'incite à «faire quelque chose» de son existence. L'espoir, considéré en ce sens «comme un attribut ontologique de l'homme», naît ainsi de l'obligation que ce dernier s'impose, au nom de sa perfectibilité présumée,



Louis Cornéliier

de «fabriquer l'homme pour qu'il ressemble à l'homme». «À partir de là, poursuit Olivier, rien ne lui sera épargné: «développement des sciences de l'homme, projets éducatifs et idéologies politiques variés, création d'utopies sociales, politiques artistiques, formation de nouvelles religions ou morales, «invention» de projets éthiques pour les individus, etc.» Ce tableau, témoignage de la préoccupation de l'homme pour l'homme, ne devrait-il pas nous réjouir? C'est plutôt la conclusion inverse qu'en tire Lawrence Olivier: «Le souci de l'homme combiné avec cette terrible idée de la perfectibilité humaine ne pouvaient conduire logiquement qu'à la volonté d'éduquer, de civiliser et, dans certains cas, d'éliminer l'homme.» Folie, que les camps de la mort nazis ou communistes? Non, répond le politologue; plutôt conclusion logique de l'espoir comme tâche politique.

On serait en droit de s'attendre, pense-t-on, devant un tel constat, à une contre-proposition. C'est justement ce à quoi se refuse Olivier qui, dans la seconde partie très savante de son ouvrage, plaide en faveur d'une «critique radicale» qui débouche sur un relativisme «autodestructeur» qui serait «un savoir vain, c'est-à-dire un nihilisme au plus près du vide et de son ambiguïté». D'où le «rien» déjà mentionné puisse faire de la politique est une «impossibilité».

L'homme, pour le philosophe *destroy*, est sans fin et sans raison et il n'y a rien à dire ou à faire de plus. La conclusion de cet ouvrage, à l'avenant, est une des

plus profondément désespérantes qu'il m'ait été donné de lire: «Pourquoi s'acharner à s'occuper de l'homme, l'indifférence, l'adiaphoria, si elle ne propose rien laisse au moins l'existence s'anéantir elle-même. Ce n'est certes pas là un bien grand progrès, selon nos critères du devoir agir, mais au moins chacun est laissé libre d'agoniser en paix.»

Je laisserai à d'autres, plus savants que moi, le soin d'analyser dans le détail les tenants et aboutissants de cet ouvrage provocateur où se bousculent Kant, Hegel, Nietzsche et Cioran et qui oscille entre le brio et le verbiage. Je me contenterai donc, plutôt, de faire les quelques remarques suivantes qui n'ont pour but que de réhabiliter, dans une modeste mesure, le «principe espérance», abusivement maltraité dans cet essai.

Lawrence Olivier a raison d'insister pour que l'espoir soit «jugé à l'aune des réalités qu'on a construites en son nom». Mais pourquoi, alors, ne choisir, pour ce faire, que les cas limites (nazisme, communisme) qui sont loin de le résumer? Il y eut, il y a encore, un espoir féministe, un espoir anticolonial, un espoir social-démocrate, des espoirs démocratiques qui ont donné des fruits vraiment libérateurs parce qu'ils ont refusé le programme nihiliste qui consiste à «agoniser en paix» pour embrasser celui qui consiste à «vivre en paix». Leur point commun? Une adhésion au principe réformiste qui exclut l'idéal totalitaire, l'utopie de la «guérison totale» d'une humanité présumée malade. C'est, par exemple, un peu ce que raconte Bernard-Henri Lévy dans *La Pureté dangereuse*.

Traite tout être humain comme fin et non comme moyen, affirme l'impératif kantien. L'espoir s'égare quand il substitue la notion d'humanité parfaite à l'être humain concret d'abord visé par le précepte et qu'il en vient, partant, à ne reconnaître l'humanité qu'il prétend chérir que dans certains êtres humains. En ce sens, on pourrait dire que c'est la reconnaissance de l'humanité en chaque être humain, en tant qu'elle ne saurait exister autrement et non en tant qu'idéal, qui distingue le nécessaire espoir humaniste de ses contrefaçons antihumanistes. Façon de dire, même si je sais bien que ces considérations simplistes et in-



Lénine et Staline en font encore rêver certains en Russie.

complètes ne convaincront pas Lawrence Olivier, que l'indifférence ne saurait être le lieu de l'homme.

[louiscornellier@parroinfo.net](mailto:louiscornellier@parroinfo.net)

CONTRE L'ESPOIR  
COMME TÂCHE POLITIQUE

Lawrence Olivier  
Liber  
Montréal, 2004, 252 pages

## De la généalogie en classe

Un outil d'initiation qui vise à encourager chez l'élève le sens de la famille et l'appartenance sociale

LOUIS CORNELIER

La généalogie peut-elle intéresser les adolescents? Le professeur Guy Moineau, en collaboration avec la Société généalogique canadienne-française, en fait le pari en publiant *Sur la piste de mes ancêtres*, un cahier d'activités généalogiques pour les élèves du secondaire.

Très vivant et accessible, ce petit guide pédagogique instruit sans ennuyer et risque de stimuler le goût de l'histoire chez des jeunes que la chose n'intéresse pas tou-

jours au préalable. Prendre conscience de son propre passé, n'est-ce pas, d'une certaine manière, donner un sens à l'histoire en découvrant ce qui a rendu possible le présent, personnel et collectif?

«Outil d'initiation à la généalogie», ce cahier qui contient des exercices techniques et ludiques s'adresse particulièrement au cours d'histoire, mais il sollicite aussi d'autres disciplines comme le français, l'informatique, les mathématiques et les arts plastiques. Il vise à encourager chez l'élève, comme le souligne son concepteur, «le sens de la famille, l'appartenance sociale et culturelle, la persévérance, l'honnêteté et le souci du travail bien fait».

Modeste, le projet n'en est pas moins original et prometteur. Entre de bonnes mains, il pourrait donner de fort beaux fruits. Pour plus d'information, on peut s'adresser à la Société généalogique canadienne-française à Montréal, au numéro suivant: (514) 527-1010.

## SUR LA PISTE DE MES ANCÊTRES

Cahier d'activités généalogiques pour les élèves du secondaire  
Guy Moineau  
Éd. Société généalogique canadienne-française  
Montréal, 2003, 78 pages

## Poésie et philosophie du taoïsme

GEORGES LEROUX

Le *Tao-te-king* est sans doute le texte le plus important de la sagesse chinoise. Abondamment commenté au cours des âges, il a marqué d'une empreinte indélébile une culture qui s'en était jusque-là tenue aux préceptes rigides de l'éthique confucéenne. La grande nouveauté de la doctrine taoïste est en effet d'intégrer dans une cosmologie et une métaphysique d'une grande amplitude ce qui n'était chez Confucius qu'une forme de codification des rites et des usages de la vie réusie. Le *(Livre de la voie (tao) et de la vertu (te))* est attribué à un sage lettré, Lao-tseu, qui aurait été archiviste à la cour au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., mais cette attribution, tout comme la question de la datation, est encore l'objet de discussion. Dans l'introduction à sa traduction commentée, Marcel Conche opte pour une datation ancienne, contemporaine du temps de Confucius.

Bien connu pour ses traductions des présocratiques, Marcel Conche aborde le texte chinois avec la même rigueur et le même scrupule philologique: sa traduction est sobre et claire, et chacun des 81 versets ou chapitres est l'objet d'un bref commentaire qui permet d'en restituer le contexte et de poser les enjeux particuliers de son interprétation. Divisé en deux grandes parties, très différentes par leur objet, le *Tao-te-king* est à la fois une doctrine métaphysique sur la nature et le tout ainsi qu'une éthique dont la principale proposition est celle du non-agir. Plusieurs de ces propositions sont incommensurables avec la tradition occidentale et, pourtant, elles sont parfaitement compréhensibles si on accepte de placer la réflexion philosophique sur l'horizon universel de son

concept fondamental, le tao. C'est le grand mérite de ce livre que d'offrir au lecteur un accès comparatif qui rend possible cette compréhension. Marcel Conche ne manque pas une occasion de dresser des parallèles avec la pensée grecque, en particulier en ce qui concerne la doctrine de la nature et du bonheur. Il met également en relief les croisements avec le *Livre des mutations*, le célèbre *Yi King*. Ses remarques sur le non-agir et sur les paradoxes de la faiblesse, en particulier dans le domaine politique, éclairent l'essence d'une sagesse que la philosophie occidentale fréquente encore trop peu. Il écrit justement que si la sagesse de Confucius nous demeure étrangère, la leçon du tao nous est destinée.

La tradition taoïste fut marquée par un nombre imposant de poètes lettrés, pour la plupart férus des textes fondateurs et désireux non seulement de les propager mais d'en exposer l'essence dans l'écriture poétique. Li Po (aussi nommé parfois Li Bai, né en 701 et mort en 762) est sans doute le plus grand d'entre eux, et la question de savoir si on peut le comparer au grand Tu Fu est un sujet traditionnel de la culture littéraire chinoise. Peu traduit en français (l'édition bilingue de Cheng Wing Fun, publiée chez l'éditeur français Moundarren, est une rareté), il est pourtant l'auteur d'une œuvre très abondante qui gravite presque entièrement autour des thèmes taoïstes de la vertu et de la nature. Exemplaire par son style aphoristique tributaire de codes traditionnels, elle exalte les chemins de la solitude, la richesse de l'amitié, la vénération des maîtres. Dans une riche biographie, Ferdinand Stoces suit pas à pas l'itinéraire de ce poète errant, cheminant d'une extrémité à l'autre de la Chine, en quête à la

fois du soutien politique qui lui permettrait de vivre de son art et de lieux de beauté où poursuivre sa méditation. Le grand mérite de cette biographie est d'offrir la traduction de très nombreux poèmes en les resituant dans le parcours du poète.

La profonde pénétration de la pensée taoïste dans l'œuvre poétique n'a rien de didactique même si certains poèmes comprennent des condensés doctrinaux de l'éthique du sage ou de la pensée du tao. C'est plutôt l'attitude et l'exercice contemplatif qui sont travaillés dans la forme poétique, la plupart du temps dans un but spirituel. La mélancolie particulière de la voie — ou du chemin que doit emprunter le sage pour goûter la joie du tao — peut être provoquée par le poème: l'évocation des paysages est ici très proche de l'effort de la calligraphie et de la peinture des rouleaux, dans ce travail de l'effacement si bien étudié par François Jullien. Une esthétique complexe, toute en nuances, dérive en effet de la pensée taoïste, et l'œuvre de Li Po appartient à cette culture de la grâce et du détail qui fut marquée de la dynastie des Tang.

## TAO-TE-KING

Lao Tseu  
Traduit et commenté  
par Marcel Conche  
Presses universitaires de France  
Paris, 2003, 423 pages

LE CIEL POUR  
COUVERTURE, LA TERRE  
POUR OREILLER

LA VIE ET L'ŒUVRE DE LI PO  
Ferdinand Stoces  
Éditions Philippe Picquier  
Paris, 2003, 407 pages

## Les poètes de l'Amérique française

En collaboration avec le Consulat général de France à Québec

Proposent  
Valère Novarina

Avec  
Jean-Clément Bergeron, basse  
Julie Tanguay, violon  
Nathalie Tremblay, piano  
Une présentation de Guy Cloutier

Lundi 8 mars, 19 h 30  
Chapelle du Musée de l'Amérique française  
2, Côte de la Fabrique, Québec  
(418) 692-2843

Mardi 9 mars, 20 h  
Maison de la culture Plateau Mont-Royal  
465, av. du Mont-Royal E., Montréal  
(514) 872-2266

Olivieri  
librairie • bistro

Comment faire autre chose que ce que l'on sait faire ?

Rencontre avec DANY LAFERRIÈRE

animée par Christiane Ndiaye

Lundi 8 mars 19h30  
Réservations : 739-3639

Rencontre du CRILCQ avec le soutien du conseil des Arts du Canada

5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
[service@librairieolivieri.com](mailto:service@librairieolivieri.com)

## MON ENFANCE ET AUTRES TRAGÉDIES POLITIQUES

Journal intime et politique



## HÉLÈNE PEDNEAULT



LANCÔT  
ÉDITEUR

## les dessous de la télé-réalité

Pour tout savoir ce que même les lofleurs et les producteurs-télé ne savent pas.

## l'Inconvénient no 16

[www.inconvénient.ca](http://www.inconvénient.ca)



## ESSAIS

BANDE DESSINÉE

## L'envie de dessiner les femmes

FABIEN DEGLISE  
LE DEVOIR

À 25 ans, Moréa Doloniac se fait de plus en plus déshabiller par... son père. Et personne ne semble s'en offusquer.

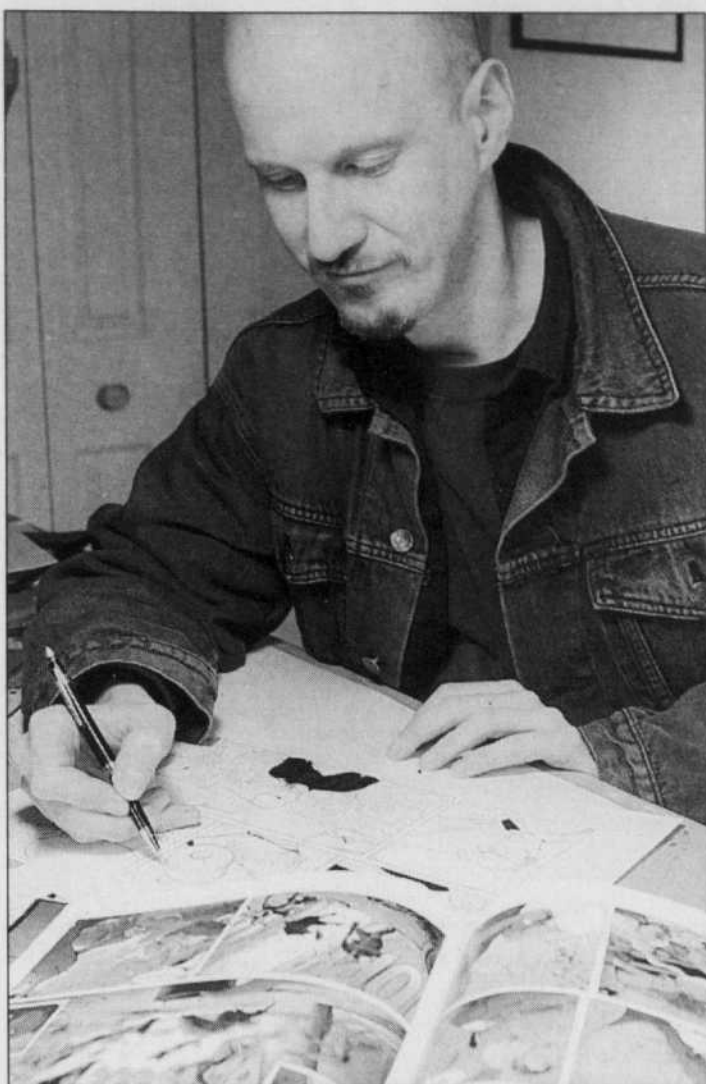
Pire, les témoins de la chose — et ils sont franchement nombreux — semblent sourire et même en redemander. Au grand bonheur du bédéiste québécois Thierry Labrosse qui, pour les nouvelles aventures de sa caractéristique, ultrarichissime et plantureuse créature, s'en donne désormais à cœur joie.

L'homme assume. «J'ai envie de dessiner les femmes comme ça, dit-il, parce que je les aime comme ça. Je suis un artiste. Je ne veux pas me censurer et, surtout, je veux me faire plaisir en dessinant mon héroïne.»

Le résultat, doublement sphérique et simplement galbé, en témoigne et, depuis mercredi dernier, il est même à la vue de tous: sur la couverture cartonnée du *Feu du temps* (Soleil), le troisième chapitre fraîchement sorti et attendu de la vie trépidante de Moréa, héritière d'un puissant groupe médiatico-pharma-industriel nommé DWC Transnational.

Le géniteur de cette pin up génétiquement programmée pour devenir immortelle dans un futur cyberpunk, lui, est aux anges.

Normal. Plus il avance dans la quarantaine et plus le bédéiste a le vent dans les voiles. Surtout depuis la naissance en 2001 de la belle et séduisante Moréa, un hybride évident entre Largo Winch (de la bédé signée Van Hamme et Françoise) et Conrad McLeod (du film *Highlander*) plongé dans une aventure rocambolesque et futuriste, sans grande envergure, où les méchants anges s'opposent aux immortels (et gentils) dragons. Avec un programme nullement caché: contrôler ce monde où le centre névralgique de la mondia-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le bédéiste québécois Thierry Labrosse à sa table de travail. Un des rares illustrateurs d'ici à pouvoir se vanter d'avoir conquis, par l'entremise de la maison d'édition française Soleil, le monde hautement lucratif de la bédé franco-belge.

lisation se trouve dans un Cuba devenu milieu urbain sous les tropiques et où les manigances, conspirations et intrigues en tout genre se multiplient aussi vite que les profits générés, sans

grande humanité, par certaines divisions de l'empire DWC.

## Autodidacte

Pas de doute. Le scénario, signé Christophe Arleston — qui,

pour ce tome 3, s'est adjoint Dominique Latil pour approfondir l'intrigue —, est de toute évidence prévisible. Très ancré aussi, avec ses sous-entendus salaces, son cynisme et ses critiques sociales acerbes, dans l'univers bédésque européen pour jeunes à la testostérone grimpeante. «Les femmes aiment aussi beaucoup», lance Labrosse, qui décline toute responsabilité quant à la trame de fond de ce récit, léger mais tellement agréable à parcourir, dont il s'occupe uniquement de la mise en images. Avec une maîtrise dans le coup de crayon qui rend le tout très sexué, sans être sexuel... et qui fait aussi de lui l'un des rares illustrateurs d'ici à pouvoir se vanter d'avoir conquis, par l'entremise de la maison d'édition française Soleil, le monde hautement lucratif de la bédé franco-belge.

«C'est un privilège», dit le dessinateur, le dos au mur où plusieurs émules de Moréa, tantôt brunes, tantôt blondes, trônent en vêtements moulants sur plusieurs toiles dans son modeste atelier du Plateau Mont-Royal. «Je suis un autodidacte et j'ai toujours rêvé, depuis mon plus jeune âge, de faire de la bande dessinée en Europe. Aujourd'hui, je savoure chaque moment, persuadé que je fais le plus beau métier du monde.»

Les 40 000 acheteurs des deux premiers tomes, *Le Sang des anges* et *L'Echine du dragon*, qui se sont envolés surtout en Europe et un peu au Québec, pensent, eux, que les femmes qui apparaissent au bout de ses pinceaux sont «les plus belles du monde». Et ce, qu'elles soient entraînées sur Terre au maniement des armes par un immortel ressemblant étrangement à Sean Connery ou encore, comme dans ce nouveau tome, sur Mars, qu'elles tentent de déjouer, en petite tenue s'entend, les plans machiavéliques d'un drôle d'ange.

## Montaigne en contrepoint

THIERRY  
BISSONNETTE

Professeur de philosophie, Philip Kneese se spécialise notamment dans le domaine français et la pensée éthique et politique. Il remportait en 1993 le prix Raymond-Klibanski avec un essai sur Sartre (*Qui perd gagne*), se faisant aussi remarquer pour sa connaissance approfondie de l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau. Intellectuel incarné, au style limpide et rigoureux, il bouclait récemment un cycle de réflexions en livrant *La Parole incertaine: Montaigne en dialogue*, ouvrage par lequel il fait particulièrement honneur à l'inventeur de l'essai.

Le livre de Philip Kneese se démarque par un naturel et une convivialité qui n'enlèvent rien à son côté savant, lui conférant un humanisme du meilleur aloi. Présupposant la quantité d'ouvrages à teneur historique et exégétique autour de Michel de Montaigne, l'auteur emprunte une voie originale: après un exposé sur la place de l'incertitude dans cette pensée, il utilise quatre autres figures célèbres comme des prismes afin de mieux faire surgir les enjeux de cette imperfection consentie. Machiavel, Pascal, Rousseau et Diderot deviennent donc les «interlocuteurs» de Montaigne au cours de quatre chapitres contrastés, abordant respectivement la politique, la religion, la fiction et l'identité. Lecteur de Machiavel, Montaigne tempère son pragmatisme en refusant de réduire l'âme à l'existence politique. Pour lui, il s'agit plutôt de respecter la complexité de l'humain en se dédoublant toujours, en se mettant à distance et en critiquant cette mise à distance même, dans un mouvement de balancier entre l'exercice du jugement et l'expérience de l'incertitude.

Cette même oscillation distingue Montaigne de ses lecteurs Pascal et Rousseau, lesquels éprouvent les limites de la raison pour mieux rejoindre une position dogmatique, l'un en faveur du christianisme, l'autre en faveur de la bonté natu-

relle. Quant à Diderot, il est celui qui s'approche le plus d'une pensée du dialogue, où l'incertitude — qui est aussi reconnaissance de l'autre — devient un des moteurs et des principes de l'esprit démocratique. Cette ouverture se révèle dans une jubilation dans l'étalement des perspectives, où le sujet se fond dans son devenir plutôt que de se poser comme une réalité immuable.

«Montaigne juge des choses et il s'interroge sur sa manière de les voir. Son incertitude prend donc la forme d'un dédoublement, dont il décrit les formes pour lui-même et qu'il propose à son lecteur comme un défi à relever.» En faisant ainsi dialoguer Montaigne, Kneese se trouve à faire corps avec ce ton si proche de la conversation, où le travail de la pensée feint l'ivresse et la gratuité pour mieux laisser le lecteur investir le livre avec sa propre réflexion: «Puisque la nature de l'homme est justement à penser, il s'agit d'entraîner l'esprit du lecteur dans un tourbillon d'allégations vraisemblables et de possibilités inédites, afin de susciter une disposition intellectuelle nouvelle. Ce n'est que séduire, déséquilibrer, saouler par une avalanche d'observations [...] qu'il devient possible de modifier son regard.» Bien que le souci d'exposer tous les maillons de son raisonnement engendre d'inévitables longueurs, l'essai de Kneese n'est pas sans évoquer cette ouverture des possibles.

Conscient, d'autre part, du relativisme qui guette la culture actuelle, l'auteur prend soin de bâtir un portrait de Montaigne qui l'écarte du cynisme. Jaloux de son incertitude, l'essayiste du XVI<sup>e</sup> siècle ne l'est pas moins de son avancée personnelle dans l'incertitude, source d'une morale intellectuelle qui annonce le meilleur de la modernité.

LA PAROLE INCERTAINE:  
MONTAIGNE EN DIALOGUEPhilip Kneese  
Presses de l'Université Laval  
Québec, 2003, 218 pages

LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE

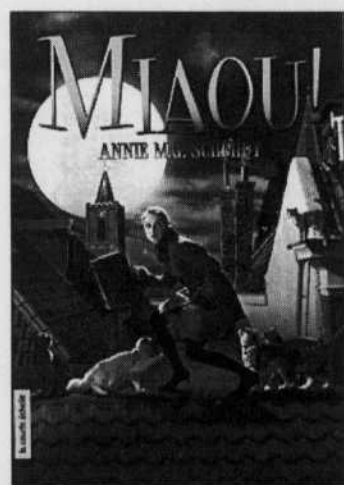
## Le chat venu des Pays-Bas

GISÈLE DESROCHES

Les Éditions de la Courte Échelle proposent une traduction hors collection, *Miaou!*, dont le lancement coïncide avec la sortie du film. Ce projet, dans la foulée de la traduction de *L'Alchimiste* de John Ward paru cet automne et de la nouvelle collection «Mon Roman», témoigne du désir de l'éditeur de sortir du carcan étroit des collections définies en fonction de l'âge.

Annie M. G. Schmidt, sans doute l'auteure jeunesse la plus lue des Pays-Bas, s'est vue remettre en 1988 le prestigieux prix international Hans Christian Andersen pour l'ensemble de son œuvre.

L'idée de son roman repose sur la transformation accidentelle d'une chatte, Minoes, en jeune femme et sur sa rencontre avec un



journaliste, Tibber, amoureux des chats au point de n'écrire qu'à leur sujet. Menacé de congédiement, il trouve son salut dans les nouvelles

que lui rapporte désormais Madeleine Minoes, bien renseignée par tout un réseau de chats dont personne ne se méfie et dont elle comprend le langage. L'écriture est très visuelle, les chats sont au premier plan, porteurs d'une petite touffe humoristique plaisante.

De lecture agréable et bien construit, le récit, paru en 1970, se déroule dans une petite ville à une époque où les journalistes tapaient encore à la machine, où des patrons respectables renvoyaient leurs employés pour un oui ou pour un non, où les enfants n'avaient pas à se méfier des invitations faites par des inconnus et où les vieux et loyaux instituteurs proposaient des séances de diapositives auxquelles tous les notables de la ville assistaient. Les personnages adultes sont aussi naïfs que des enfants, asexués et

plutôt prévisibles, les ressorts de l'intrigue sont très simples, pour ne pas dire simplistes. Les méchants sont faciles à identifier et à haïr. Les gentils triomphent, bien entendu. Le personnage le plus savoureux demeure la Jakkepoes, une vieille chatte clocharde au caractère coloré vivant sur les toits.

On imagine sans peine un enfant de cinq ou six ans prendre plaisir à l'histoire. Un bon lecteur de huit ou neuf ans pourra y trouver son lot d'imaginaire, mais déjà il peut trouver ailleurs des lectures nettement plus substantielles.

## MIAOU!

Annie M. G. Schmidt  
Traduit par Olivier Séchan  
La Courte Échelle  
Montréal, 2004, 250 pagesLA LIBRAIRIE GALLIMARD  
ET LES ÉDITIONS DU NOROÏT  
VOUS INVITENT À UNE SÉRIE  
D'ENTRETIENS AVEC QUELQUES-UNS  
DES MEILLEURS POÈTES DU QUÉBECDIMANCHE 15 FÉVRIER À 15 H: HÉLÈNE DORION,  
À L'OCCASION DE LA RÉÉDITION DE: LES RETOUCHES DE L'INTIMEDIMANCHE 7 MARS À 15 H: ÉLISE TURCOTTE,  
À L'OCCASION DE LA RÉÉDITION DE: LA TERRE EST ICIDIMANCHE 21 MARS À 15 H: PIERRE NEPVEU,  
POUR SOULIGNER LES RÉCENTS SUCCÈS DE:

LIGNES AÉRIENNES

(PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL ET DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE POÉSIE, 2003)

ANIMATION: MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

à la Librairie Gallimard,  
3700 Boulevard Saint-Laurent, Montréal  
POUR INFORMATIONS: (514) 499 2012Librairie Gallimard  
www.gallimardmontreal.com« Un livre surprenant, pénétrant, plein de sensibilité  
et merveilleusement écrit. Débordant d'humour et d'ironie. »  
The Globe and Mail

T. F. RIGELHOF

JE T'AIME,  
COW-BOY

NOUVELLES



PHOTO: GABOR SZILASI

## Je t'aime, cow-boy

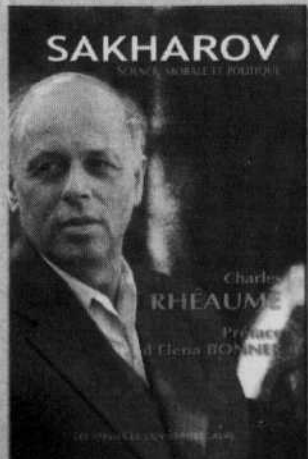
nouvelles de T. F. Rigelhof  
traduit de l'anglais par Ivan Steenhout

294 pages - 28,95 \$

## PUL-IQRC

## SAKHAROV

SCIENCE, MORALE ET POLITIQUE

Charles  
RHÉAUME

Préface d'Elena Bonner

2-7637-7985-9  
468 pages - 39 \$

• Charles Rhéaume s'est penché avec beaucoup de perspicacité et de rigueur sur un incident peu banal de la guerre froide. Son livre est un modèle d'histoire contemporaine.

William R. Shea, Université Louis-Pasteur, Strasbourg.

• Il s'agit là d'une analyse aussi précise qu'approfondie d'une des sources majeures de « l'implosion » du système communiste et de la fin de la guerre froide et d'un éclairage très minutieux des différentes facettes du rôle que la coopération scientifique peut exercer dans le domaine des relations internationales.

Jean-Jacques Salomon, Conservatoire national des arts et métiers, Paris.

MARTINE DESJARDINS



LEMÉAC

L'Élu  
du hasard

• Son premier roman, *Le cercle de Clara*, d'une facture exceptionnelle, est paru en 1997. L'écrivain nous rappelle qu'elle écrit encore et le fait magistralement avec *L'Élu du hasard*.

Réginald Martel, La Presse

Leméac Éditeur et la Librairie L'écume  
des jours vous invitent à un entretien de  
Rejane Bougé avec la romancière  
Martine Desjardins.Jeudi le 11 mars 2004, 19 heures  
Librairie L'écume des jours  
125, rue Saint-Viateur Ouest  
Montréal, Qc Tél.: 278-4523

(514) 524-5558 lemecac@lemecac.com

Québec

Pour de plus amples informations

Les Éditions PUL-IQRC

Tel. (418) 656-7381 • Telex. (418) 656-3305

Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

## BLOC-NOTES

## Un mammoth sur Michael Moore

À la soirée des Oscars, un des petits sketches pastichant *Le Seigneur des anneaux* m'est resté sur le cœur. On y voyait un mammoth au combat en train d'écraser le trouble-fête Michael Moore. Et pan! dans les gencives de l'indésirable cinéaste de *Bowling for Columbine*! L'animateur Billy Crystal semblait trouver ça drôle. Grand bien lui fasse! Pas moi. L'an dernier, le cri de Moore «*Shame on you!*» au président Bush va-en-guerre avait déplié aux bien-pensants. N'empêche qu'un vent de liberté avait soufflé à travers lui sur les Oscars. Il est bien retombé, ce vent-là, à propos.

Allez vous étonner que les galas soient si soporifiques, quand les artistes eux-mêmes se permettent de museler leurs têtes fortes.

Sans Moore, sans des comédiens pacifistes venus signifier leur opposition à la guerre comme l'an dernier, les paillettes et les statuettes brillaient moins fort dimanche soir qu'en 2003, pour tout dire. Devant notre télé, on était nombreux à s'ennuyer.

D'autant plus, pensez donc! Pour une fois qu'on remportait l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, v'là Arcand qui gela sur pied devant le Tout-Hollywood et un milliard d'yeux planétaires collés à leurs écrans. Fâcheux trou noir. Peut-être qu'on comptait trop sur lui pour dire au monde qu'on existait. Déjà qu'un film à succès, ça pèse lourd sur des épaules... Ajoutez-y le poids des attentes du Québec entier. Le cinéaste des *Invasions* a eu beau par la suite accuser le temps écoulé, sa blonde trop bavarde... Allons donc! Ce sont le stress et le trac qui l'ont fait flancher. Morale de l'histoire: les grands gagnants



Odile Tremblay

sont des êtres humains. Pas juste nos ambassadeurs, pas juste des piliers sur lesquels on s'appuie en groupe, mais aussi des artistes fragiles avec une sensibilité qui les fait créer et parfois trébucher au moment inopportuniste. Étranges Oscars, quand même.

Malgré le prix national, c'est qu'il parut bien drabe, ce gala sans Michael Moore. Oui, sans ce Moore-là à la grosse silhouette de bûcheron, qui tourne les coins carrés, qui gueule sans toujours vérifier ses sources. Que l'Amérique semble monochrome sans ses interventions intempestives! A défaut d'une gauche visible, le voici devenu presque à lui seul garant de la démocratie en son pays, ultime champion de la liberté de parole. A preuve: le bonhomme est encore en vie, malgré Bush, le lobby des armes à feu, les grosses compagnies qui l'ont dans leur mire.

Bien sûr, le pamphlétaire profère quelques conneries entre quatre vérités bien sonnantes. Dans son film *Bowling for Columbine*, lorsqu'il décrit le Canada comme un pays de cognac où personne ne fer-

me sa porte à clé et où les crimes violents sont à peu près inexistantes, on risquait un sourire. Bof!

Ni un styliste de la plume ni une ballerine, ce Michael Moore. D'ailleurs, dans son réjouissant dernier essai satirique, *Tous aux abris!*, sur les dessous de la guerre en Irak, il accuse la famille Bush d'être de méche et d'amitié avec le clan Ben Laden, voire de protéger la retraite des Saoudiens. Rien de moins. Et notre homme de tirer sur tout ce qui bouge: les médias, les républicains trop mollassons, Bush, bien sûr. Remarquez: ce président a tellement menti à propos des prétendues armes de destruction massive, de la prétendue collusion entre Ben Laden et Saddam Hussein, sans compter le reste. Il mérite mille fois d'avoir dans les pattes un trublion mal léché qui hurle à pleins poumons et à pleines pages de son livre: «*Anybody but Bush!*»

Citoyen d'un autre pays, Moore serait considéré hors de ses frontières comme un bouffon amusant et brouillon. Aux États-Unis, il constitue un bien de nécessité, de salubrité publique. C'est dire à quel point on trouve plus bouffon que lui à la Maison-Blanche...

Je vous ai parlé la semaine dernière de l'animation *Les Triplettes de Belleville* de Sylvain Chomet, en nomination aux Césars français comme aux Oscars américains, qui brillait par son absence aux Jutra québécois. Le film est pourtant coproduit chez nous, avec des animateurs, des techniciens d'ici. Sans parler de Benoît Charest, compositeur de sa merveilleuse musique, qui nous a fait honneur partout et vola le show aux Oscars. Le porte-parole des Jutra m'avait

assurée que *Les Triplettes* était admissible à côté de courts métrages dans la catégorie du meilleur film d'animation mais qu'il n'avait pas été retenu. Or, c'était faux. Les gens répondent n'importe quoi aux questions des journalistes quand ils ignorent leur réponse ou les connaissent trop bien.

La vérité est que *Les Triplettes de Belleville* ne pouvait pas concourir aux Jutra. Pas assez québécoise, cette œuvre-là, paraît-il. C'est un jury nommé par les Rendez-vous du cinéma québécois qui choisit les films d'animation. Or, selon leurs critères, le réalisateur doit être québécois pour concourir, même dans le champ des coproductions. Tourné à 75 % dans un studio montréalais avec une équipe sur tout d'ici, mais recalé parce que Chaumet était Français.

Dire qu'Arcand a été reconnu et primé aux Césars, comme cinéaste national, juste parce que la France avait mis un peu d'argent dans *Les Invasions barbares*. Et nous, à l'inverse...

On est plus chauvins chez nous qu'ailleurs. Aux Césars, avec *Les Triplettes*, Charest participait à la course pour la meilleure musique de film; à Hollywood, pour la meilleure chanson. Chez lui, au Québec, notre homme ne pouvait être en nomination nulle part, et le film non plus. Non seulement on est bornés, mais on tire dans les pieds de nos artistes et de l'industrie de l'animation à deux dimensions, quasi inexistantes en dehors de l'ONF. Gérard Goulet, réalisateur adjoint sur *Les Triplettes*, me dit qu'il s'en va à Hollywood, que d'autres animateurs doivent s'exiler en Chine. Ici, on ne les appuie ni ne les célèbre. *Shame on us!*

otremblay@ledevoir.com



Pierre Bourdieu

JACK DABAGHIAN REUTERS

ESSAI

## Pierre Bourdieu, et après?

MARCEL FOURNIER

Pierre Bourdieu est décédé il y a un peu plus de deux ans, le 23 janvier 2002. Passé le choc et le deuil, les collègues, les collaborateurs et les amis ont cherché à lui rendre hommage et ils ont multiplié les colloques consacrés à son œuvre en France, aux États-Unis ou ailleurs. Ce sont les signes de la puissance et du rayonnement d'un travail sans cesse remis sur le métier. «*Il faut se mettre au travail*», tel était l'un des mots d'ordre de Bourdieu, qui avait réussi à s'entourer de nombreux collaborateurs pour constituer une équipe de recherche et fonder une école de pensée; certains lui sont demeurés proches, d'autres se sont éloignés.

Travailler avec Bourdieu: le titre est bien choisi pour le colloque qui s'est tenu à l'École des hautes études des sciences sociales (où Pierre Bourdieu a enseigné à partir de 1965) et qui réunissait des étudiants, des collègues et des amis. «*Mort d'un ami, disparition d'un penseur*»: ce titre du texte de Jean-Claude Passeron résume bien l'état d'esprit des participants. On ne veut pas résumer l'œuvre ou fournir une synthèse de toutes les contributions de Bourdieu. Chacun essaie de dire quelle importance a eu pour lui la présence de l'œuvre et la fréquentation de l'homme: certes une force de la pensée (avec les concepts d'habitus, de capital culturel, de violence symbolique, de champ, etc.) mais aussi et surtout une manière de travailler.

Travailler avec Bourdieu, c'est en fait apprendre le «*métier de sociologue*»; c'est, pour ceux et celles qui ont été ses étudiants et ses assistants de recherche, effectuer les diverses opérations de la recherche, y compris les plus pratiques, de la préparation d'un guide d'entretien ou d'un questionnaire à la lecture et à l'analyse de tableaux statistiques et de graphiques en passant par l'élaboration d'un plan de codage. Les expressions qui reviennent le plus souvent pour décrire le «*travail*» de Bourdieu sont celles-ci: qualité d'écoute, esprit critique, ouverture (aux diverses disciplines), (auto-)réflexivité, proximité au terrain, prudence (c'est-à-dire l'abstention par crainte d'être dupe).

On découvre un Pierre Bourdieu qui se montre tantôt autoritaire, tantôt copain, et qui maintient, souvent par de longues conversa-

tions téléphoniques, des relations complexes, tantôt proches, tantôt éloignées, avec ses collaborateurs. L'homme est impatient et souvent tendu, vivant mal la contradiction et encore moins la «*trahison*». Il se sent souvent mal à l'aise, coincé qu'il est entre le volontarisme et le fatalisme.

Une insatisfaction personnelle le ronge. Au comble de la gloire, professeur au Collège de France, il demeure en révolte, ne supportant aucune forme d'injustice ou de domination (coloniale, scolaire, masculine). On dirait qu'il porte sur ses épaules le poids du monde, la «*misère du monde*», pour reprendre le titre de l'ouvrage collectif qu'il a dirigé et qui fut un best-seller. C'est, dira Robert Castel, «*quelqu'un qui a compris la dureté du monde social et qui a essayé de la penser sans concession*».

L'émotion du souvenir est forte, même si souvent on apprend plus sur celui qui parle que sur celui dont on parle. Les textes les plus intéressants viennent paradoxalement de ceux où celles qui ont rompu avec Bourdieu (Passeron, Boltanski) ou qui ont gardé leurs distances (Castel). Le long texte de Jean-Claude Passeron, qui sert d'ouverture au recueil, est le plus émouvant et le plus profond. Il exprime les deux sentiments contraires qui l'animent: l'admiration et la critique. «*Avec Bourdieu, contre Pierre Bourdieu*», résume-t-il. Douze ans de collaboration quotidienne (pensons aux *Héritiers*, à la *Reproduction*) et à la suite de désaccords scientifiques, épistémologiques et politiques, plus de trente ans de séparation. Un peu gêné de survivre à son ami, Passeron ne cherche pas à avoir raison contre lui: «*Comme toute œuvre scientifique, celle de Bourdieu reste à l'épreuve de l'avenir*».

Et à la question «*De quel bon usage peut-on faire des grands hommes?*», il faut, à la suite de Robert Castel, répondre: la bonne distance. D'où la conclusion de l'ouvrage: «*Travailler avec Bourdieu, c'est aussi travailler à distance avec son héritage*».

TRAVAILLER AVEC BOURDIEU

Pierre Encrevé et Rose-Marie Lagrave (sous la dir.)  
Flammarion  
Paris, 2003, 364 pages

BEETHOVEN-NAGANO

Le Christ au Mont des Oliviers.

Luba Orgonasova (soprano), Plácido Domingo (ténor), Andreas Schmidt (baryton), Chœur de la Radio de Berlin, DSO-Berlin, direction: Kent Nagano. Harmonia Mundi HMC 801 802 (distribution: SRI).

Beethoven n'a écrit qu'un seul oratorio, assez mal-aimé face d'autres compositions chorales que sont la Messe en ut, la Messe solennelle et, bien sûr la Neuvième. Curieusement, ce qui manque à cette œuvre c'est le sens de la dimension, de la grandeur qu'impliquerait pourtant le sujet. Parmi les protagonistes, le ténor, incarnation de Jésus, attire tout l'intérêt, ne laissant qu'un air au Séraphin (soprano). Le principal intérêt du Christ au Mont des Oliviers est d'être (écoutez le premier air du Christ en parallèle avec les affres de Florestan dans sa prison) un terrain d'expérimentation du *Fidelio* à venir, comme la Fantaisie chorale l'est pour la Neuvième.

Le Christ au Mont des Oliviers souffre d'une discographie faible, «*dominée*», si l'on peut dire, par la version Klee (DG, 1970) non accessible hors de la monumentale intégrale Beethoven. Kent Nagano arrive sur ce terrain en un disque orchestralement très bien conduit, dans une vision implacable, qui n'accorde guère de place à la commiseration, avec des chœurs superbement travaillés dans l'éventail de leurs nuances et leur homogénéité.

L'adhésion ou le rejet de cet enregistrement viendra de la perception qu'on peut avoir de la prestation très héroïque de Plácido Domingo, dont les moyens surdimensionnés par rapport à ce qu'on attend traditionnellement d'un ténor dans ce répertoire accentuent l'impression d'un «*dramatisme immédiat*» dont la mise en scène vocale peut apparaître un peu outrée, même si elle clarifie la filiation avec l'opéra *Fidelio* à venir. Nul doute cependant que cet astucieux apport au catalogue puisse s'imposer désormais comme choix naturel dans ce répertoire beethovenien marginal.

Christophe Huss

TELEMANN

Œuvres pour flûte et violes. Barthold Kuijken (flûte traversière baroque), Les Voix Humaines. ATMA ACD2 2245

Cherchez-vous un disque permettant de créer chez vous une ambiance sonore agréable pour vous accompagner dans la lecture d'un livre, la dégustation d'un petit whisky (à consommer avec modération) ou d'un chocolat raffiné en face d'un feu crépitant? Un disque aussi pour vous accompagner dans vos pensées, bref un disque pour faire tout autre chose que de vous prendre la tête à deux mains en vous concentrant sur la matière? Voilà ce programme Telemann, dans lequel on aurait tort de vouloir chercher quelque profondeur insondable ou jalon majeur de l'histoire de la musique. Il est pourtant splendide pour plusieurs raisons. D'abord, par la stature des interprètes: Barthold Kuijken et les Voix Humaines, c'est l'appariement raffiné de musiciens subtils qui ne servent pas des œuvres pour «*faire un show*». Ensuite, par la combinaison des œuvres, suffisamment variée pour ne pas engendrer l'ennui. Enfin, par l'intelligence de la prise de son, qui se tient à distance de la flûte et a trouvé le discret

VITRINE DU DISQUE

## Un Beethoven marginal

et idéal dosage du clavecin dans les pièces qui l'impliquent.

Ne demandez pas à Telemann d'avoir composé ici l'équivalent de l'Offrande musicale de Bach, mais si un disque de musique baroque peut à vos yeux avoir les divers usages sus-mentionnés (et en rien dévalorisants), ce CD arrivé dans les rayons de votre disquaire cette semaine est une bonne pioche.

C. H.

ALTERNATIF

GWENWED

Le retour du bleu métallique (Local Distribution)

Difficile de classer la musique de Gwenwed, groupe originaire de Rouyn-Noranda formé en 1991 mais dont la composition actuelle remonte à 1997. Sa pop-rock alternative aux arrangements surprenants d'originalité en fait certainement l'un des groupes québécois les plus accomplis. Avec ce quatrième album, Gwenwed accentue ses sonorités rock avec une guitare et un clavier plus présents. Les voix de Phil B. Sympatico et de Cacha s'harmonisent ici particulièrement bien. Les textes et le ton souvent délirants rappellent l'impermanence d'un Jean Leloup, en moins trash. Bref, on se laisse volontiers emporter par ces airs farfelus et joyeux, ses instrumentations audacieuses et ses paroles qui nous emmènent ailleurs.

Frédérique Doyon

ÉLECTRO

KATAPULT

Artistes variés (Karat-Statik)

Alors que Air fait les manchettes depuis quelques semaines avec son tout dernier album produit par Nigel Godrich, il ne faudrait surtout pas croire que la scène électronique française se résume à une pop aérienne et vaporeuse. Dans la mouvance d'un label aussi fiable que Logistic, Karat présente sur sa compilation *Katapult* de jeunes créateurs parisiens qui cherchent à explorer les limites d'une micro-house aussi minimale qu'inventive. De Chloé à Black Strobe, on retrouve chez ces nouveaux venus un besoin d'innover sans toutefois perdre de vue certaines lignes rythmiques accrocheuses. À l'image d'un manifeste pour les mois à venir, ce *Katapult* explore avec beaucoup de subtilités les liens qui unissent la techno, le funk, de même qu'une électro des plus nerveuses. On retiendra du coup les prouesses, sans fioritures, de Ark, de Krikor ou encore d'un certain Feadz. Pour les amateurs d'un groove sans la moindre concession. Karat s'impose déjà comme le prochain Perlon ou Kompakt.

David Cantin

ROCK

SECRET WARS

Oneida (Jagjaguwar-Outside)

Bien qu'extrêmement productif et ambitieux, Oneida s'est trop souvent perdu au fil d'un rock aussi cérébral que baroque. Toutefois, on découvre sur *Secret Wars* une formation qui se débrouille mieux que jamais. Le groupe de Brooklyn tente ici l'impossible en jumelant la pop, l'expérimentation, le psychédéisme et le noise-rock. Le résultat final impressionne avec des chansons qui arrivent

à saisir, avec une grande justesse, une spontanéité des plus grissantes. Sans faire dans l'éclectisme douteux, ces musiciens cherchent une façon de remettre à jour les meilleures idées du krautrock allemand. On jugera d'ailleurs *Secret Wars* pour ce qu'il est: une excellente façon (parmi tant d'autres) de se rapprocher d'un rock fertile. De plus, Oneida termine par une longue pièce instrumentale qui semble vouloir faire le pont entre les trouvailles récentes des Liars et de Black Dice. Un nouveau départ.

D. C.

CHANSON

J'AI PAS DIT MON PREMIER MOT

Mario Chenart

Tout crin (Fusion III)

À la première chanson, celle qui donne à l'album son titre, c'est frappant. Pas frappant massue. Frappant p'tite gifle. Y cohabite en effet tout ce qu'il y a de bon chez Mario Chenart et, crotte de crotte, ça me désole tant de l'écrire, tout ce qui l'empêche encore et toujours de sortir de l'ombre après quelque quinze ans d'albums honnêtes, de spectacles appréciés dans toute la francophonie et le Félix de l'auteur-compositeur de l'année 1998. Peut-être qu'après? Hélas non, cela se confirme à *Mes années quarante*, le deuxième titre écrit en collaboration avec Robert Léger. Et le constat est pareil au troisième, au quatrième... Toujours les mêmes irréfutables qualités. Toujours le même problème de base.

Les qualités? La facture extrêmement soignée, la belle dextérité du

guitariste, l'approche sans prétention, la voix agréable, les airs habilement ficelés, l'instrumentation du meilleur goût (la crème de nos musiciens entoure Chenart: Jean-Sébastien Fournier à la réalisation, les as guitaristes Rick Haworth, Réjean Bouchard, Christian Turcotte, la violoncelliste Carla Antoun, etc.), bref, le caractère éminemment sympathique de l'ensemble. Le problème? Ce n'est jamais passionnant. Valable, mais pas prenant. Ça glisse sur le corps sans adhérer. Ça ne rentre pas dedans. Problème qui tient beaucoup, je crois, au style du guitariste, très porté sur les strummings un brin funky, sur les accords un chouïa jazzy: ça fait mille millions de fois moins d'effet que les deux-trois accords majeurs-minors à la bonne place d'un Zachary Richard, par exemple. Chenart, c'est le contraire du Zachary de *Cap enragé*. Le contraire du Pagliaro de *Rainshowers*. Le contraire des Cowboys Fringants de *Mon chum Rémi*. Voyez? Chenart fait de la musique de musicien, assurément bonne à jouer, bien intentionnée, mais qui n'empoigne ni le cœur ni le cul. Ça n'empoigne que la guitare. Expertement, mais qui a besoin d'experts en chanson?

Ça ne ment pas: les deux seules chansons émotionnellement porteuses de l'album ne sont pas de Chenart, relectures fines de titres signés Pierre Flynn (*Le Retour*) et Bernard Lavilliers (à partir du poème *If de Kipling*). C'est à se demander si Mario Chenart, à vouloir mordicus faire l'auteur-compositeur, n'est pas passé à côté de la carrière qui aurait au mieux servi son grand talent. C'est frappant comme une p'tite gifle. Interprète.

Sylvain Cormier

Alain Brunet  
LE DISQUE NE TOURNE PAS ROND

Croissance exponentielle du téléchargement gratuit, convergences ratées des plus puissantes entreprises culturelles, incapacité de créer un modèle payant de consommation sur Internet, uniformisation de la production de masse, déclin de la diversité dans la diffusion et la vente des productions musicales, fragilisation des créateurs et leurs équipes, voilà autant de facteurs qui mènent à croire que le disque ne tourne pas rond. L'industrie de la musique traverse une crise sans précédent, cette crise annonce ce qui se produira bientôt dans le cinéma, la télévision, les jeux vidéo, le livre et les médias écrits.

En librairie maintenant

300 pages - 29,95

coronet  
lv